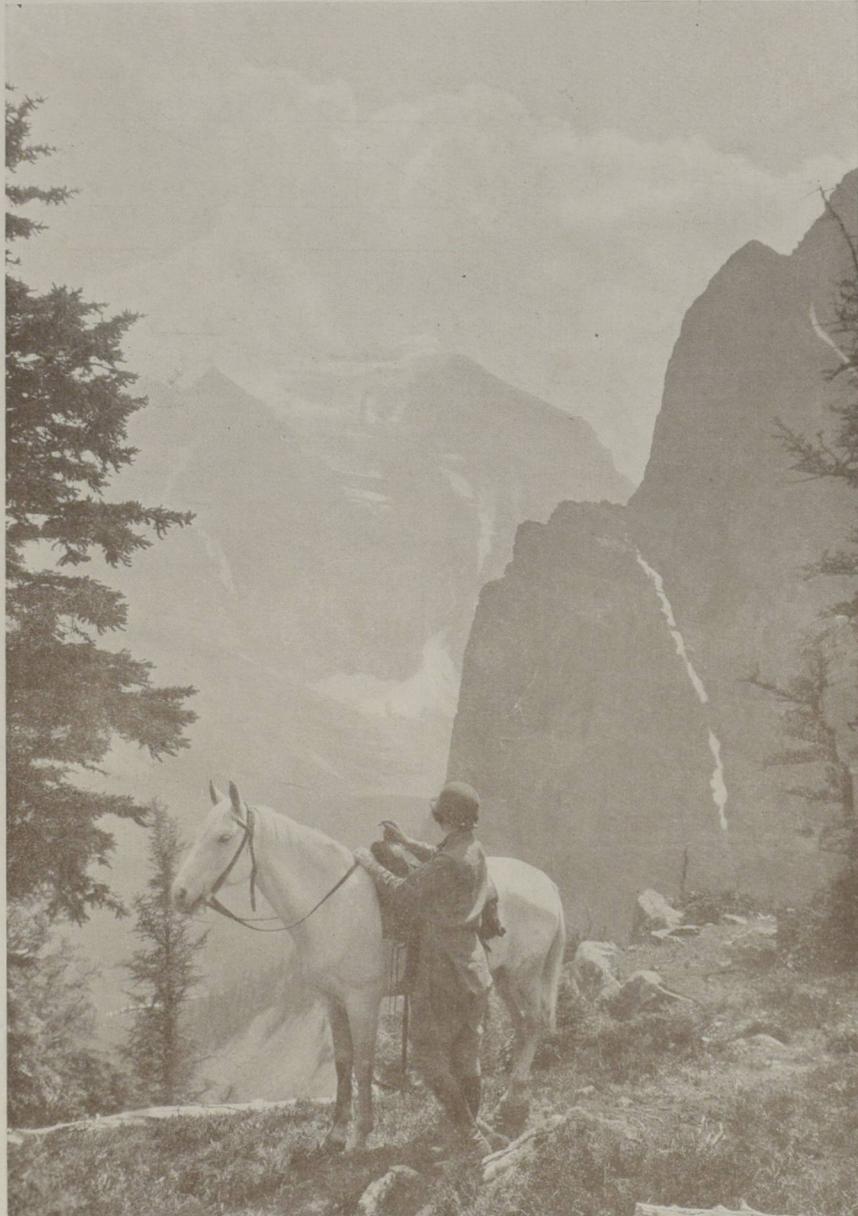


#3, #9, #12

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

A TRAVERS LE CANADA



**LES GRANDEURS DE LA NATURE CANADIENNE**

La Vallée du Paradis et le mont Temple, Montagnes Rocheuses, ou passeront les excursionnistes qui feront le voyage de l'Université de Montréal, en juillet prochain.

Arts, Sciences et Lettres

**QUEBEC**  
MAI 1926, Vol. VII, No 1

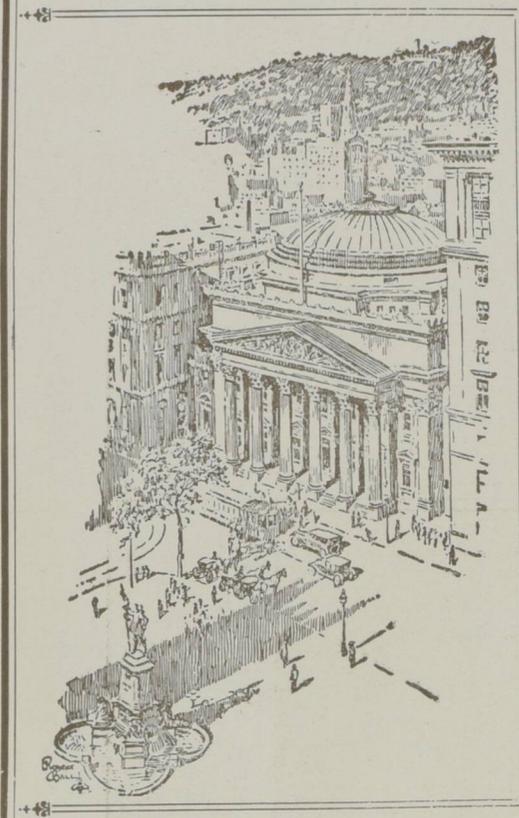
25 SOUS L'EXEMPLAIRE

# La BANQUE de MONTREAL

ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DÉPARTEMENT d'ÉPARGNE

La BANQUE de MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales en Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés. *De De De De De De De De*



## La Caisse d'Économie

de NOTRE-DAME de QUÉBEC

Fondée en 1848.

La seule banque d'épargne à Québec  
et à Lévis

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

*Douze bureaux à Québec et à Lévis,  
où le meilleur accueil vous est réservé.*

## DES RENTES

pour

# TOUS

Vous n'êtes pas rentier ? C'est votre faute !  
Avec le système perfectionné des

**" Prévoyants du Canada "**

les rentes sont mises à la portée de tous.

Pour un sou seulement  
économisé chaque jour,

vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là,

**" Les Prévoyants du Canada "**

vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes  
viagères en Canada et l'une des plus fortes  
du monde entier.

### Les PRÉVOYANTS du CANADA

126, rue St-Pierre — QUÉBEC — Tél. 2-3674

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VII

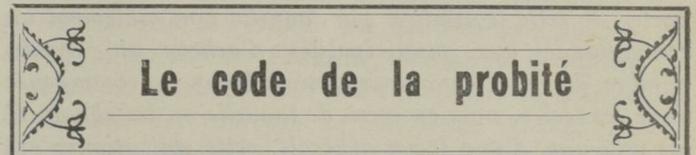
QUÉBEC, MAI 1926

No 1

Édité par : **LE TERROIR, Enreg.**

Directeur-président : Georges MORISSET,  
Secrétaire de la rédaction : Damase POTVIN,  
Administrateur : Eudore CARON.

Bureau d'affaires : 130 St-Vallier Téléphone 2-1229  
QUÉBEC.



Notre collaborateur, M. Damase Potvin, secrétaire-archiviste de la Société des Arts, Sciences et Lettres depuis sa fondation (1917), sous le titre : **LE BOUCLIER CANADIEN-FRANÇAIS** et en sous titre : Les omissions et les scrupules de M. Dalbis, reprend, dans le présent numéro et sous une forme substantielle et complète la défense du patrimoine littéraire de notre Société dont **LE TERROIR** est l'organe. En décembre dernier, notre président, Monsieur Désilets, avait formulé une exception très courtoise et très digne à cette improbité de ce professeur français, résidant à Montréal. Elle demeura sans écho. L'auteur, publiquement du moins, se déroba, croyant sans doute que le temps finirait par "classer" cet incident.

Malheureusement pour lui, nous sommes fidèles à notre devise "Je me souviens" et qui n'est pas la sienne. Nous n'aimons pas l'injustice, surtout lorsqu'elle s'étale volontairement contre nous et nous appuyons volontiers les correctifs que M. Potvin, qui a déclanché en quelque sorte cet hommage à Louis Hémon, administre à l'auteur du "Bouclier canadien-français" manifestement ignorant, cette fois du moins, des préceptes du code de la probité, un très proche cousin du code de l'honneur !

Cet incident nous remet en mémoire ces quelques vers du poète Destouches :

Pour sortir du malheur où le sort m'a jeté,  
Je me suis endurci contre la probité.  
L'honneur en souffre un peu, mais j'y trouve mon compte.

Nous souhaitons à Monsieur Dalbis de retrouver et d'appliquer bientôt son code de la probité. Autrement les "gens du terroir" ne seront pas satisfaits...

Georges MORISSET.

## NOS FÉLICITATIONS

Nous nous réjouissons vivement des honneurs qui ont été dévolus récemment à l'un des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et pas le moindre, puisque c'est à son président ! En effet, Monsieur Alphonse Désilets, ingénieur agricole et homme de lettres, vient d'être décoré par le gouvernement français, du ruban d'officier d'académie.

Nous n'entreprendrons pas de faire immédiatement l'éloge de notre ami distingué. La manifestation que l'on prépare, à la Société des Arts, Sciences et Lettres, pour le 1er juin, afin de célébrer cette joyeuse nouvelle donnera l'occasion de mettre en relief tous les actifs intellectuels qui caractérisent cette carrière encore au début puisque M. Désilets, s'il nous permet d'être légèrement indiscret, n'a pas encore franchi l'équateur de la vie. **LE TERROIR** se fera assurément un devoir de prolonger, dans le numéro de juin, l'écho de cette reunion intime qui promet cependant d'être digne et du héros de la fête et des autorités qui lui ont épinglé la "décoration glorieuse".

G. M.

Abonnement, 1 an : Canada, \$3.00, Etranger, \$4.00

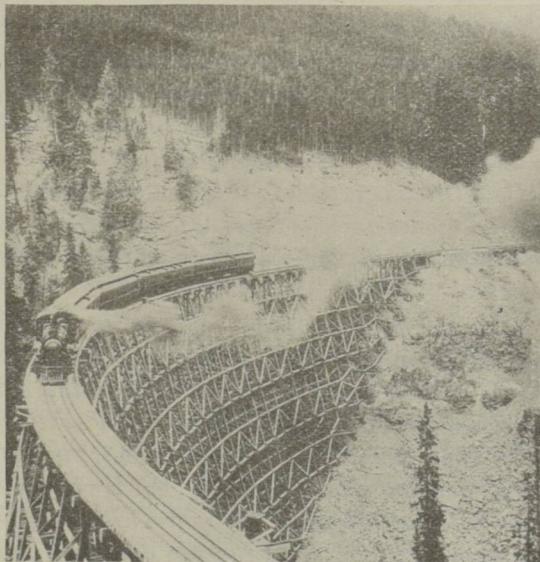
## GRATIS

A TOUS LES ABONNES DU "TERROIR"

**LE NOUVEAU DICTIONNAIRE LAROUSSE, ILLUSTRÉ, UN VOLUME 1800 PAGES. EDITION 1926.** Une prime d'une valeur exceptionnelle, comprenant la reproduction de soixante peintures, les plus belles œuvres de grands artistes. Le dictionnaire relié en toile à tout abonné qui renouvellera sa souscription ou à tout nouvel abonné **POUR UN AN**, et le dictionnaire relié en cuir solide, prime de luxe, **POUR DEUX ANS.**

Pour plus amples renseignements s'adresser à **LE TERROIR** Enr., Eudore Caron, administrateur, 130 Saint-Vallier, Téléphone 2-1229, Québec.

## A TRAVERS LE CANADA



Voyage de l'Université de Montréal.— Un audacieux viaduc sur le parcours du Hettle Valley Ry, en C.-B.

# D'UN MOIS À L'AUTRE

Nous allons entrer très prochainement dans la période chère aux jeunes de la distribution des récompenses scolaires ; il serait donc intéressant de nous demander ce que l'on a fait pour se conformer à une loi passée au cours de l'avant-dernière session de la Législature et dont on a dit dans le temps tout le bien qu'elle méritait. Nous voulons parler de cette législation par laquelle non seulement on recommande aux municipalités d'acheter un certain nombre de livres canadiens comme livres de récompense dans les écoles, mais en vertu de laquelle on les oblige. Il est vrai que, d'une façon générale, cette obligation n'eut pas été nécessaire, mais il importait que cette loi, que les honorables E. Choquette et P. du Tremblay ont fait passer au Conseil Législatif, fut dans nos statuts au cas où il se trouverait dans l'avenir des récalcitrants ou seulement des négligents.

Y en a-t-il eu des récalcitrants ou des négligents ? Nous n'osons pas l'affirmer. Nous affirmerions plus volontiers que certaines grandes commissions scolaires, non seulement ne se sont pas fait tirer l'oreille mais ont donné de beaux exemples d'encouragement ; et nous citerions avec plaisir la Commission Scolaire Catholique de Montréal qui, paraît-il, se fait un devoir de donner aux auteurs canadiens de substantielles commandes de leurs ouvrages qu'elle distribue dans les écoles qui sont sous son contrôle.

Nous voudrions en dire autant pour la Commission Scolaire de Québec. Malheureusement, à Québec, le système est plutôt défectueux. Ce sont les directeurs de chacune des écoles soumises à la Commission qui achètent les prix ; et la Commission alloue dans chaque école la somme de cinq dollars pour chaque classe. Dans une école où il y a cinq classes, la Commission accorde la somme de vingt-cinq dollars. On ne peut pas dire de cette façon que les élèves des écoles de Québec sont gâtés à la fin de l'année scolaire et ploient sous le poids des livres ; dans ces conditions, l'achat du livre canadien par les directeurs ou directrices de ces écoles est fort problématique. On le trouve cher pour la somme générale dont on dispose, et l'on a raison. Quand on a cinq dollars à disposer pour une classe, allez donc faire l'achat de livres qui se vendent généralement un dollar.

Relativement à cette question du prix trop élevé du livre canadien par rapport à certaines éditions de berquinades françaises vendues aux prix les plus populaires sur le marché des livres de récompense, il semble que le temps approche où cette concurrence va disparaître, car déjà l'on voit apparaître dans quelques-unes de nos librairies le livre canadien à bon marché. D'ailleurs, les œuvres de nos écrivains se multiplient d'une façon presque étonnante, depuis quelques années ; il arrivera nécessairement un temps où il y aura entre les éditeurs et les imprimeurs

une concurrence dont les résultats ne pourraient être que très heureux pour les auteurs. Les prix baissant, la demande monte et alors, il n'y aurait plus de raisons pour une municipalité scolaire de n'acheter pour les écoles qui sont sous sa direction que des livres canadiens. Et assurément alors ce sera l'âge d'or pour notre littérature nationale. Les critiques craindront peut-être la trop grande multiplicité des livres, ce qui retarderait l'éclosion des grands chefs-d'œuvre souhaités ; mais ne se plaint-on pas aussi, en France, de l'abondance des "nouveaux parus" et pourtant la qualité y est encore ; et l'on ne lit pas un trop grand nombre de "derniers parus" sans découvrir un petit chef-d'œuvre.

\*

\* \*

L'on fait actuellement des efforts pour que l'Ile d'Orléans devienne l'un des objets attractifs du pèlerinage annuel que vient faire, chez nous, une certaine classe des touristes américains, ceux surtout qui ont quelques soucis de l'histoire du Canada, qui devient aussi bien, quand on l'étudie dans ses détails, l'histoire de l'Amérique, partant, celle des Etats-Unis, les découvreurs, au nord comme au sud, étant à peu près les mêmes.

Un de ces derniers dimanches, il nous était donné de faire le voyage d'inauguration du bateau d'un nouveau service entre Québec et l'Ile d'Orléans, et nous avons pu constater combien il serait facile d'inclure l'Ile d'Orléans parmi les lieux d'attraction que l'on voudrait faire goûter aux touristes amateurs surtout du pittoresque et de l'histoire.

Le Sorel, en effet, propriété de la Compagnie de Navigation de Québec, sera le navire par excellence qui permettra aux visiteurs étrangers de parcourir l'ancienne Ile Sainte-Marie, l'ancienne Ile Bacchus, l'ancienne Ile des Sorciers, l'Ile d'Orléans actuelle ; il se trouvera probablement que d'après l'un des anciens noms de l'Ile, le Sorel s'appellera probablement du nom énigmatique et pittoresque de Sorcier.

Si l'on a pu dire que chaque pierre du territoire de Québec a sa chronique et sa légende, que chaque famille canadienne a ses souvenirs, chaque maison laurentienne ses traditions, chaque localité ses annales particulières, et que l'ensemble des événements joyeux ou tristes, sombres ou glorieux que tout cela rappelle et dont le récit constitue le charme le plus attrayant de notre histoire générale, l'Ile d'Orléans, connue des Français dès leurs premiers voyages au Canada, située aux portes de Québec, offre aux amateurs de notre histoire, à tous les patriotes et aux visiteurs étrangers, sinon, dans l'histoire, des pages héroïques,

mouvementées, remplies de prouesses et d'actions d'éclat, du moins des mémoires précieux, de menus faits de la "petite histoire" qui non seulement peuvent intéresser les gens de l'endroit mais passionner même le visiteur généralement ennemi de l'indifférence et de l'oubli.

Car l'on ne viendra pas à l'Île d'Orléans seulement pour admirer le pittoresque de sa situation, la variété de ses paysages, la fertilité du sol de ses six belles paroisses, le caractère propre de leurs habitants, mais pour étudier à leur source certains grands faits de l'histoire nationale à partir de la première mention qui soit faite de l'île dans "l'Histoire des Voyages de Jacques Cartier" en 1536 jusqu'au dernier fait historique qui a fait, en 1916, du "Trou Saint-Patrice" — connu en 1687 du cartographe de Villeneuve, — une sorte de poste d'inspection ou de signalement pour tous les navires qui remontaient le Saint-Laurent pendant la période tourmentée de 1914 à 1918.

Dans l'immense jardin que forment les banlieues de Québec, comprenant les dentelures de Lévis, les vallonnements verdoyants des rives de Beauport, de Montmorency, de Beaupré, les plaines de la rivière Saint-Charles, les escarpements de Sillery, la corbeille de verdure de l'Île d'Orléans est un sujet d'attraction devant lequel assurément nul ne peut rester indifférent. Il faut s'y arrêter pour étudier et méditer.

Comme toutes les curiosités géographiques et cosmogoniques, l'Île d'Orléans, encore qu'aux portes de l'une des plus grandes villes de l'est du Canada, est d'abord assez difficile grâce aux vents qui lui sont presque continuellement contraires, et à des rivages boueux parsemés de petits récifs que n'aiment pas les navires qui remontent le fleuve ; aussi, faut-il rendre grâce à ces compagnies entreprenantes qui, comme celle dont nos concitoyens MM. Henri Bray, Jos.-Eug. Caron et Oscar Dubé, rendent agréablement accessibles non seulement les plus intéressantes paroisses de l'Île d'Orléans, mais les vieux postes historiques de la rive sud comme Berthier et Saint-Michel, qui ont été si chers au passionné chercheur et antiquaire que fut feu Joseph-Edmond Roy.

\*

\* \*

Il faut louer la nouvelle initiative de la Commission de Conservation des Monuments Historiques qui veut marquer d'une plaque commémorative l'endroit où a passé à la Havane le célèbre héros canadien Pierre LeMoine sieur d'Iberville, seigneur haut justicier, chevalier de Saint-Louis et chef d'escadre, fondateur et premier gouverneur de la Louisiane, fils de Charles LeMoine, père d'une des plus belles familles canadiennes, et frère de M. de Bienville et du premier baron de Longueuil, le plus grand homme de guerre qu'ait produit le Canada, qui vit le jour à Montréal le 15 juillet 1610 et qui est mort, en mer, près de La Havane, alors qu'il était en route pour aller attaquer la Caroline.

Il est bon d'indiquer convenablement les endroits précis où, chez nous, sont nés, ont vécu ou sont morts ceux qui ont bien mérité de la patrie. Il serait cependant toujours assez facile de suivre les traces de nos héros, au pays, même sans l'inscription commémorative. C'est en dehors de notre territoire surtout qu'il faudrait prendre les moyens de ressusciter aussi tangiblement que possible leur souvenir. Et, dans ce cas, on le reconnaîtra, l'on parsemerait l'Amérique entière de plaques commémoratives en l'honneur de ces Français qui ont pris part à la formation de l'Amérique. On sait que l'on ne compte pas moins de quatorze états actuels de la République américaine qui furent colonisés à l'origine par des Français ou qui, au début, fondés par des Français, changèrent de maîtres.

Ainsi ne conviendrait-il pas d'indiquer, au Wisconsin, le souvenir des coureurs de bois Jean Nicolet, Nicola Perrot, des fameux courtiers en fourrures Médard Chouart de Groseilliers et Pierre-Esprit Radisson, du Jésuite Allouez, de Louis Joliet et de Jacques Marquette ; de ce dernier, au Sault-Sainte-Marie, des Pères Jésuites français à Sainte-Marie de Michigan ; de Cavalier de La Salle au Mississipi ainsi que de Joliet et de Marquette là encore ; de Joliet en Indiana ; de M. de Bienville à Fort-Louis, Alabama ; du lieutenant Renaud, avec Joliet et Marquette au Missouri ; du capitaine Céloron aux ordres de La Galissonnière dans l'Ohio ; de Jean Ribault à Port-Royal dans la Caroline du Sud ; des Huguenots de Coligny dans la Floride ; de De Monts et de Verrazzini et des Jésuites français dans le Maine ; de Juchereau de Saint-Denis dans le Texas ? Et l'on pourrait ajouter etc., etc.

Elle est donc assez large, très large, la part des Français de Québec dans la fondation des plus grands états américains, comme elle fut belle et large celle qu'ils ont prise plus tard dans l'établissement de la République américaine pour laquelle la France, comme l'on n'ignore pas, a fourni deux milliards de francs, soixante-deux vaisseaux, treize régiments et 46,000 de ses enfants.

Que de plaques commémoratives ne pourrait-on donc pas placées en Amérique en l'honneur et à la gloire des fondateurs français. Toutes les côtes de l'Atlantique en seraient émaillées. En effet, il paraît que le milliardaire américain J.-P. Morgan possède une lettre de Verrazzini à François Ier où l'on trouve une première description des côtes de l'Atlantique. Il y est prouvé, dit-on, que la plus grande partie des Etats-Unis actuels a autrefois porté le nom français de Nouvelle-France. On y lit qu'à l'origine les blancs ont baptisé du nom d'Angoulême la région avoisinant le territoire de New-York ; que le fleuve Hudson fut appelé le fleuve Vandome et que la baie de New-York reçut le nom de Baie Sainte-Marguerite en l'honneur de Marguerite de Navarre.

Nous sommes sûrs que les Américains ne s'opposeraient nullement à poser ces plaques commémoratives partout où dans le pays nos ancêtres ont rayonné. L'on n'ignore pas que l'on compte présentement aux Etats-Unis vingt-neuf villes qui portent le nom du Marquis de La Fayette,

et M. Georges Goyau, dans ses magnifiques "Pages d'Amérique", n'a-t-il pas très éloquemment rappelé qu'un chemin de fer des Etats-Unis porte le nom de Marquette et que l'on en est fier là-bas? Les Américains ont la reconnaissance assez facile.

\*

\* \*

Depuis au delà de un an nos affaires municipales sont suffisamment à l'ordre du jour pour nous justifier d'exhumer de la poussière de nos archives civiques quelques notes historiques sur notre gouvernement municipal. Les incidents, même depuis un an, se sont multipliés au point d'éberluer les contribuables québécois qui, généralement calmes, sont partisans irréductibles du "vas comme je te pousse".

Saint-on que les origines municipales de Québec ne datent pas encore de cent ans? Et croirait-on que Québec a été incorporée en municipalité deux cent vingt-six ans après sa fondation? Voilà assurément un fait unique dans l'histoire du Canada. Aujourd'hui, deux ou trois ans après leur fondation, des villages sont incorporés et possèdent maires et conseillers. Bien plus, avant même que des "villes" comptent, disons, une dizaine d'habitants, elles ont leur charte municipale, leur maire et leurs conseillers, échevins. Durant la dernière session provinciale, nous citons de mémoire quatre villes qui possèdent depuis leurs conseil municipal chacune, et qui pourtant n'existent pas encore pratiquement, Noranda, Arvida, Château-d'Eau et Blackmere. Les conseils municipaux de ces "villes", n'ayant pas même d'endroit où séjéger, tiennent leurs séances dans des municipalités voisines.

Et voilà la plus vieille ville du continent américain, Québec, fondée en 1608 et qui n'obtient son incorporation municipale qu'en 1833. Voilà bien, pour employer un euphémisme, un assez étonnant caprice de l'histoire.

C'est comme ces caprices à la fois historiques et géographiques, pour ne citer qu'un exemple, qui a fait que des trois premières places dont il soit fait mention dans l'histoire du Canada,— pour ne parler que de la partie française d'aujourd'hui.— Stadacona, Hochelaga et Tadoussac, les deux premières sont devenues les deux plus grandes villes de l'est tandis que Tadoussac, le premier endroit en réalité visité par les grands aventuriers européens, fréquenté tout d'abord par les découvreurs du pays, est resté à peu près le plus humble village de l'Amérique du Nord. Pauvre Tadoussac; théâtre des premiers grands événements qui passionnent, aujourd'hui, le monde en général et les villes en particulier; théâtre du premier traité de paix fait en Amérique.— en 1607, vis-à-vis, Tadoussac, à la Baie-Sainte-Catherine,— entre Champlain et les nations huronnes et amies de cette dernière, théâtre de la première exécution capitale, celle d'un traître qui avait voulu conspirer contre Champlain, etc.

Et, encore une fois, Tadoussac, n'est encore après tout cela que le plus calme et le plus humble village de tout le Canada français. Puis, vient après Stadacona, Québec,

bourgade évidemment plus chanceuse présentement, une ville de plus de 100,000 âmes, mais qui n'a été, à la vérité, municipalisée, organisée que depuis moins de cent ans, à peu près vingt-cinq ou trente années après Tadoussac. Vient ensuite, Hochelaga, Montréal, un million d'habitants, la bourgade la plus éloignée par rapport aux fondateurs... Voilà bien de ces caprices de l'histoire et de la géographie...

Et pour en revenir par où nous avons commencé, comment, demandons-nous, était municipalement dirigée notre ville avant son incorporation en 1833. Par de simples juges de paix qui tenaient des séances spéciales et qui, comme aujourd'hui, il faut l'avouer, relevaient de l'autorité législative. Profitons de l'occasion pour rappeler que le premier maire de Québec fut Elzéar Bédard qui fut élu en 1833 par un comité spécial formé au cours d'une grande assemblée de citoyens, tenue même quelques années auparavant, à l'Hôtel Union, dans le but d'incorporer enfin la ville qu'on appelait déjà alors "la vieille cité de Champlain" et dont les objets principaux étaient les améliorations au "service de la police" et "la gouverne interne de la ville".

\*

\* \*

Les Rogations annoncent que la Nature, toujours vivante, toujours féconde, apporte, à la date fixée, le signal du travail aux champs.

Mais les Rogations ne sont plus ce qu'elles étaient dans nos campagnes alors que clergé et fidèles de chaque paroisse, un matin du triduum précédant l'Ascension, défilaient en procession le long des champs. Il est vrai qu'en ce temps-là, il nous souvient que dans les premiers jours de mai, la jeune verdure avait remplacé la neige et qu'il n'en est plus ainsi.

Toutefois, dans plusieurs paroisses du district de Québec, l'on fait quand même ponctuellement la procession des Rogations; et, sur la route généralement fort boueuse, cahoteuse, les habitants de la paroisse suivent leur curé qui bénit la terre qui va bientôt s'entr'ouvrir pour les éclosions prochaines... Quelle belle scène que cette procession des Rogations!

La grande croix d'argent précède la théorie des enfants de chœur et une bannière de la sainte Vierge tremble et s'incline sous les efforts passagers du vent; puis se redresse, fière et haute. L'on voit la forte main, calleuse et brune, de son porteur, s'élever, un instant, le long de la hampe, pour résister aux coups de la brise.

"Sancta Dei Genitrix!" clament les chantres en surplis blanc qui marchent en se dandinant, les yeux plongés dans leur gros "paroissien noté".

"Ora pro nobis", répond la foule des paysans les regards fixés devant eux ou errant de chaque côté du chemin, le long des champs...

"Ut fructus terræ dare et conservare digneris!" réitérent les chantres sur un ton de mélodie, et la foule répond. "Te rogamus audi nos!"

*L'on entend bruire des pas menus et nombreux. Selon les caprices de la brise ou les cahots de la route, la voix des chantres est tantôt forte, pleine, large, tantôt saccadée ou sourde. La dernière syllabe du "Sancte Raphael", ou d'autres courtes invocations, s'élève ou se prolonge dans l'air comme une lamentation. La longue file des têtes bercent au rythme de la marche. Ceux qui lisent dans leurs livres de prières, à tout instant butent dans les cahots et les sonnailles étouffées des chapelets à grains de buis ou de cornaline se font entendre par dessus le bruit des pas... Comme l'on est encore au temps de la lune rousse, le ciel est encore frais, ce matin-là ; pas un nuage, ce qui fait prier encore avec plus d'ardeur ceux qui marchent en procession et qui veulent, le plus tôt possible, pour les semailles que l'on est toujours anxieux de commencer, la forte et vigoureuse chaleur du soleil d'été. La terre, au long de la route, n'attend plus que les baisers ardents de l'astre pour prendre son essor de vie et, déjà, que de promesses dans ses premiers sourires au ras du sol et à la cime des arbres ! Mais, comme tout cela est fragile à cette époque. Mille ennemis, contre ce qui est déjà fait, se cachent. Un abîme sépare les semailles de la moisson ; et il faut bien profiter des Rogations, semeuses de prières, pour implorer le ciel en faveur des travaux des champs...*

Damase PCTVIN

Qui n'est jamais dupe n'est pas ami.

\* \* \*

Le secret le mieux gardé est celui que l'on garde pour soi.

\* \* \*

\* \* \*

Que de belles intelligences sont logées dans des têtes folles.

\* \* \*

Si nous étions jeunes et si tout était à recommencer, nous ferions tout probablement ce que nous avons fait.

\* \* \*

Le philosophe est celui qui croit pouvoir se tirer d'affaire sans une femme pour le gouverner.

\* \* \*

La grâce séduit, le charme retient.

## LONGFELLOW-EVANGELINE

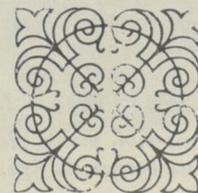
NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE

Le mouvement entrepris par l'Association Nationale Longfellow-Évangéline, de la Louisiane, a pour but de graver dans la mémoire et le cœur des générations futures, par un parc, des monuments et un musée, les plus belles pages de leur histoire, non seulement connues de l'Amérique mais bien de tous les pays civilisés ; et de douer les Acadiens ainsi que la Louisiane, d'un parc qui pour eux sera une source de mémorables souvenirs, et aussi de préserver les antiquités qui nous restent de cette nation, jadis dispersée, et qu'ainsi ce peuple dont Longfellow sut si bien immortaliser, demeure pour les générations futures, un souvenir immortel.

Le Parc sera situé dans la paroisse St-Martin, que les Acadiens fondèrent dès leur arrivée en Louisiane. Là, nous y admirerons le célèbre Bayou Tèche, dont les eaux limpides et silencieuses offrent à nos yeux un des plus beaux spectacles de la nature, et apprécierons aussi les mémorables monuments que l'on a su conserver à la fureur des temps, tels que, la demeure d'Évangéline, Emmaline Labiche, ainsi que celle de Gabriel, Louis Arceneaux, et ce magnifique chêne, tout recouvert de mousse, et dont les branches courbées près de terre semblent vouloir nous faire comprendre, qu'elles ont courbées à la peine dont elles étaient témoins plutôt qu'aux temps. Longfellow, l'harmonieux poète américain, nous a légué un touchant tableau du chêne que l'on considère sacré, et qui fut si bien rendu en français, par notre excellent poète Pamphile LeMay, dont la muse mélodieuse était digne de répéter les suaves accents du chantre d'Évangéline.

Parmi les principaux promoteurs du mouvement, nous y remarquons : Sa Grandeur Monseigneur John-W. Shaw, Nouvelle-Orléans ; Monseigneur Jules-B. Keanmard, Lafayette ; Monseigneur J.-M. Laval, de la Louisiane ; Révérend Père F.-D. Sullivan, Président de l'Université Loyola, de la Nouvelle-Orléans ; Monseigneur Cornélius Van de Ven, d'Alexandrie ; Révérend Père A.-D. Cormier, Shédiac, Nouveau-Brunswick, Canada ; l'honorable Henry L. Fuqua, Gouverneur de la Louisiane, et la célèbre écrivain presque universellement connue, Dorothy Dix, de la Nouvelle-Orléans.

Les principaux organisateurs du mouvement sont : l'honorable Henry L. Fuqua, Gouverneur, Président-Honoraire, qui par une proclamation officielle a fait connaître et entendre notre appel à tout l'État de la Louisiane. Madame A. A. Anding, présidente, qui par son grand dévouement aux causes publiques et nationales, s'est attirée l'estime de toute la Louisiane. Monsieur Émile V. Stier, Secrétaire-Directeur, à qui incombe la charge de la propagande aux États-Unis ainsi que le recrutement de ses membres, assisté de Mademoiselle Caroline Rutherford, Assistante-Directrice. Monsieur Victor V. Dufault, de descendance Acadienne, fils de Monsieur S. Dufault, Ex-Sous-Ministre de la Colonisation des Mines et des Pêcheries de la Province de Québec, secrétaire et représentant de la Puissance du Canada.





# AU PARNASSE CANADIEN



## ART ET BEAUTÉ (1)

« L'Art est l'expression sensible du beau. »

Ernest HELLO.

Pourquoi donc, ô Beauté, lorsque tes yeux de flamme,  
Plongent, doux et puissants, jusqu'au fond de mon âme,  
Me fais-tu tressaillir ?

Pourquoi mon cœur ardent, bercé par ta caresse,  
Peut-il encore, extasié dans cette ivresse,  
Te voir sans défaillir ? . . .

Partout je te rencontre, en l'homme et dans les choses,  
Là-haut dans les rayons, sur terre dans les roses,  
Et jusqu'au fond des mers !  
Et partout et toujours ta voix harmonieuse  
Rythme la cantilène immense et merveilleuse  
Du chœur de l'univers . . .

Sans toi, je le sens bien, mon âme inconsolée  
Souffrait trop, hélas ! loin du ciel, isolée  
En ce sombre milieu . . .

Mais d'où viens-tu ? Quelle est, dis-moi, ton origine ?  
Serais-tu la splendeur ineffable et divine  
De la Face de Dieu ? . . .

— De l'art je suis la fille obéissante et belle . . .  
Mais vouée au Seigneur, mon seul Maître et mon Roi !  
Sœur du bien et du vrai, jamais, au mal rebelle,  
Je ne me prostitue en violant Sa loi . . .

L'Art en caressant l'air qu'ici-bas tu respères,  
Harmonise les chants épars qui sont en lui,  
Et quand l'artiste les module sur sa lyre,  
Je suis l'inspiratrice aimante qu'il poursuit.

Si des souples rameaux effleurés par la brise,  
S'envole, ainsi que d'une harpe, un son joyeux,  
Aussitôt, j'apparais, et l'humble vocalise  
A ma voix se transforme en un hymne pieux . . .

L'Art, captant les rayons diffus de la lumière,  
Dit au peintre ; Travail ! Un tableau resplendit,  
Evocateur de paix ou de gloire guerrière . . .  
Je guidai le pinceau que sa main lui tendit.

Et lorsque, sous ses doigts, le marbre luit, s'avive,  
Que Michel-Ange, le chef-d'œuvre terminé,  
A son Moïse dit : « Mais parle donc ! » J'arrive,  
Et le marbre répond au génie étonné !

Après le Parthénon et les temples de Grèce,  
Si les dômes hardis et les flèches à jour,  
Merveilles de Cologne ou de Rome, se dressent,  
J'inspirai leur élan et réglai leur contour . . .

Que l'Art élève enfin, jusqu'à lui, la Parole,  
Cette musique exquise et faite de clarté,  
Je me libère alors des voiles du symbole,  
Et je m'identifie avec la Vérité.

Je rythme la pensée, et par la Poésie,  
J'infuse au verbe humain ma grâce et mon ardeur,  
Je suis le cœur qui bat, l'âme qui s'extasie  
Dans le poète, cet amant de ma splendeur . . .

Lève les yeux, regarde, interroge l'espace ;  
Vois ces mondes de feu projetant leurs rayons  
Sur les routes sans fin dont nul ne sait la trace . . .  
Je chante dans la Lyre et luis dans Orion !

Suis-moi, monte plus haut, par-delà l'empyrée,  
Aux bornes du fini, dans l'ombre, au ciel des cieux,

Parmi les séraphins aux ailes diaprées ! . . .  
Contemple-moi, je suis partout où règne Dieu !

Voilà mes fonctions, voilà mon origine !  
Mais sache qu'un cœur pur est mon trône de choix ;  
J'ai pour lui des secrets, et des clartés divines  
Hautes jusqu'à l'extase en face de la Croix . . .

\* \* \*

O Beauté ! si mon cœur ne rêve qu'harmonie,  
Si je te vois partout, c'est que tu vis en moi !  
Et je puis accueillir ta caresse bénie,  
Car je veux, en chantant, servir Dieu comme toi !

Arthur LACASSE, ptre.

## ODE A ROBERT CHOQUETTE

« Prix David », Lauréat à la Revue des Poètes de France,  
poète, auteur de *A travers les Vents*.

« L'athlète, vainqueur dans l'arène  
Est en honneur dans la cité. » HUGO.

— Ainsi, tu t'es levé ! — Salut à ton aurore,  
Ami, frère, — poète ! — A ton front jeune encore,  
Que ceint le vert laurier, que l'acanthe décore,  
J'applaudis des deux mains ! —  
Tu t'es levé vibrant, de l'âme plein le buste,  
Avec la grâce antique et le torse robuste  
Des athlètes romains !

Faite pour l'hosanna comme pour l'épopée,  
Ta muse n'apparaît d'éclairs enveloppée !  
L'on sent que dans ta main brille à défaut d'épée  
Ce luth fier et puissant ;

Et que, chanter du Beau — pour une cause auguste,  
Tel Byron, tu saurais être soldat du Juste ;  
Troquer vers contre sang !

Alors, — qu'il serait beau de voir flamber ton glaive !  
Esprit audacieux, n'en fais-tu pas le rêve  
En contemplant les soirs d'ouragan, sur la grève,  
Les flots se fracasser ?

Oh ! que ton sang jaloux de jaillir dans l'Histoire,  
Doit bondir dans ton cœur en évoquant la gloire  
Qu'un Cid peut entasser !

Vains regrets ! — Que du moins la jeune Poésie  
Recueille ce trop plein de ta sève choisie.  
Venge dans son exil le barde Crémazie !

Que ton rythme vainqueur  
Soit une aile à son front que tua la souffrance  
Car sa chair est ta chair ! — C'est bien sa noble France  
Qui palpète en ton cœur !

De Frechette expiré, soit l'âme renaissante !  
Notre Parnasse en deuil pleure sa Muse absente.  
Ose accorder sa lyre encore frémissante

Des chants qu'il modula ; —  
Chante ! — car il est temps qu'un soleil apparaisse !  
Chante ! — car il est temps qu'un poète se dresse  
Et dise : Me voilà !

Chante, jeune inspiré ! — Que ta voix retentisse  
Au quadrige des vents ! — Qu'elle plane ou bondisse  
Comme une cataracte au flanc d'un précipice  
Aux rocs séditieux ;

Chante ! — Sois tour à tour, cloche, lyre, trompette ;  
Sois zéphyr au vallon. — Sur la cime, tempête ;

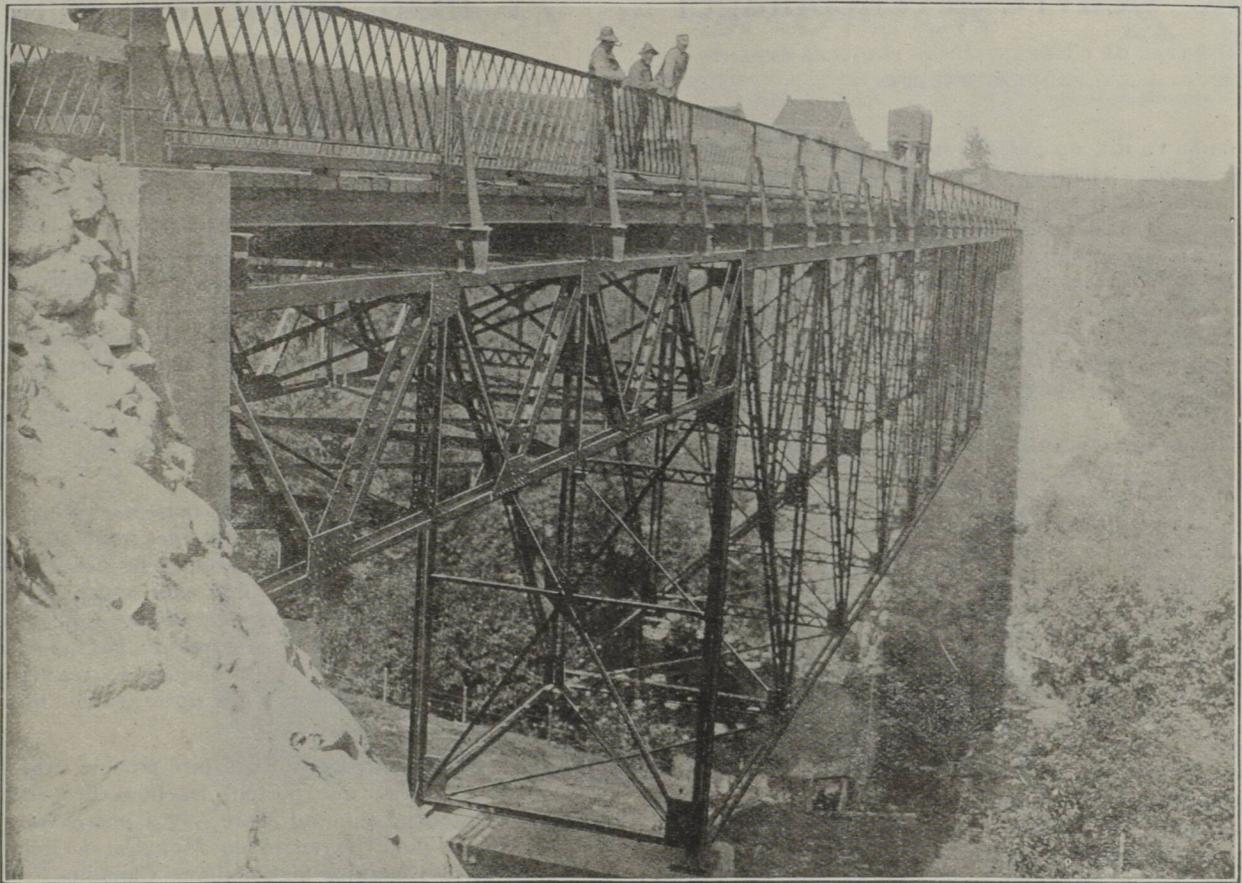
— Sois foudre dans les cieux ! JOS. HARVEY,

Membre de l'Association des  
Auteurs Canadiens.

Eldred, Sask.

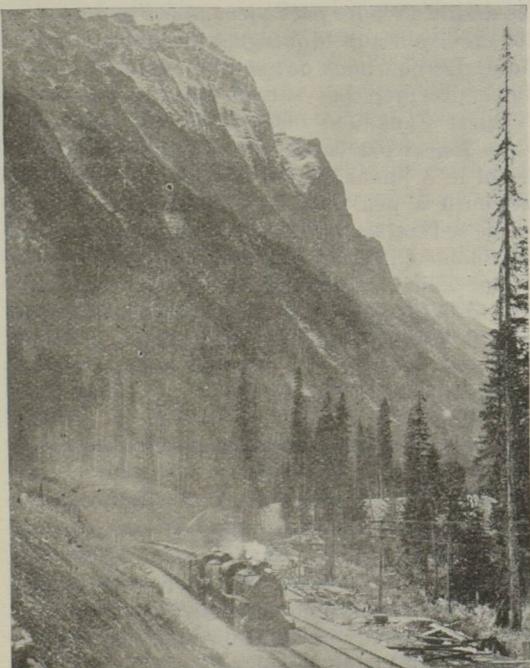
(1) Vers dits par Mademoiselle Marcelle Duhamel lors d'une conférence faite par M. l'abbé Arthur Lacasse, sur M. Ernest Hello, à l'Hôtel-de-Ville, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 29 mars dernier.

## DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

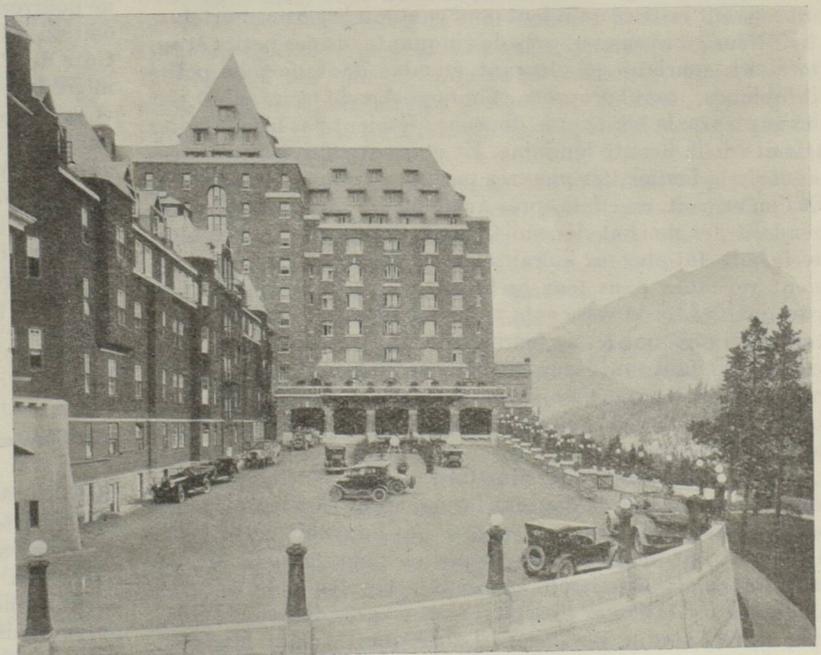


Le Québec pittoresque.— Le pont Lizotte, (en l'honneur de M. l'abbé Lizotte, ancien curé) sur la rivière du Chêne, à Saint-Jean Dechaillons, Lotbinière. Longueur : 302 pieds.

## A TRAVERS LE CANADA



Train du Pacifique Canadien émergeant du tunnel Connaught dans les Rocheuses, où passeront les excursionnistes de l'Université de Montréal.



La cour d'honneur de l'hôtel Banff où séjourneront les voyageurs de l'Université de Montréal.

## Une oeuvre à encourager

L'HOPITAL DE L'ENFANT-JÉSUS POUR LES ENFANTS  
PAUVRES MALADES

Si, comme l'a dit, un jour, l'honorable P.-J.-O. Chauveau, l'histoire surgit à chaque pas à Québec, ici, là, à droite, à gauche, en haut, en bas, en arrière, en avant, les belles et bonnes œuvres font de même de nos jours. Mais, tout ignorant que l'on soit de notre histoire, on découvre encore plus facilement les faits historiques même les plus cachés, les moins étudiés, que certaines œuvres pies et philanthropiques, ou sociales, humbles violettes qui, en réalité ou au figuré, se laissent voir bien difficilement en terre québécoise à l'époque où le printemps est officiellement marqué sur le calendrier de l'année.

Précisément au temps où un printemps hâtif nous ferait apercevoir les premières petites violettes cachées sous la jeune herbe, nous avons été, l'autre jour, conviés à visiter le plus humble peut-être des hôpitaux de la vieille capitale : l'Hôpital de l'Enfant-Jésus (pour les enfants pauvres malades) où, depuis 1923, tout au bout de la rue Saint-Vallier, à Saint-Sauveur,— il est déménagé depuis,— aux confins de la ville, de jeunes femmes et aussi des personnes d'âge mur, des jeunes filles à l'âme d'apôtre, et au cœur maternel, des religieuses au crucifiant dévouement, consacrent leurs plus belles années à "refaire", pour ainsi dire, des enfants que la "Camarde" a presque disputé à la naissance, de pauvres petits qui devaient naître juste à temps pour apercevoir les affres de la mort à laquelle on les arrache cependant ! Petits êtres rachitiques, scrofuleux, anémiques, tuberculeux, paralytiques, que des parents pauvres, miséreux ou misérables, ont amenés là, sûrs de savoir qu'ils allaient au moins mourir en souffrant moins. Et ils renaissent, les pauvres petits. Des jeunes femmes au cœur plein de compassion, des jeunes filles, gardes-malades d'un dévouement de saintes, de pieuses religieuses, des médecins compatissants, quelques fortunés de la vie,—professionnels, commerçants, industriels,—sont là qui par leurs bons soins, leur dévouement, leur argent arrêtent la mort au moment où elle va frapper ces petits corps débilés qui ont souvent juste ce qu'il faut pour contenir le germe mortel.

Et nous en avons vu, près de cinquante, de ces petits êtres, dormant, souriant ou pleurant, étendus dans de jolis petits lits blancs, tout propres, amoureux de surveillance par des gardes où la bonté et la douceur n'étaient pas les moindres attraits de la beauté féminine. Et sous cet effluve du dévouement de la femme, les pauvres petits, redisons-le, renaissent. Et l'on en voit, en effet, après avoir pleuré sous la souffrance, pendant des mois et des mois, sourire, puis rire, puis éclater de la joie la plus exubérante, la santé et la vie généreuse ment revenues dans leur grêle enveloppe. Demain, ils s'en iront, prêts à recommencer la vie, une belle vie de travailleurs honnêtes, espérons-le, de femmes fortes et bonnes, avec dans le cœur pendant toute leur existence la fleur toujours trop mal venue, de la reconnaissance envers celles et ceux qui ont fondé et dirigent présentement cet Hôpital si bien nommé de l'Enfant-Jésus.

Et, pour que ces petits, plus tard, apprennent à connaître ceux et celles à qui ils devront la vie, après leur mère, citons les noms suivants des personnes à qui l'on doit cette institution de si pieuse philanthropie et pour laquelle on ne saurait jamais être trop généreux : Dr Irma LeVasseur, fondatrice, Madame Joseph Sirois, présidente, Mesdames P. D'Auteuil, M. Dionne-Labrecque, Martin Madden, Jules-E. Girouard, Jules Gauvin, Edmond LeMoine, Paul Robitaille, Jos. Morin, A. Fortier, Mlle Pelland, et combien d'autres ; les Drs J.-Ed. Samson, E. Fortier, Chs Turcot, W.

## A mari usque ad mare

Nous accusons réception d'une très intéressante brochure que vient de publier M. l'abbé Olivier Maurault, sous le titre de "A Mari Usque Ad Mare". C'est un ouvrage d'une soixantaine de pages, abondamment illustré, dans lequel l'auteur raconte, avec tout le talent littéraire dont il est coutumier, le magnifique voyage qu'il fit l'été dernier à la Côte du Pacifique, sur le train spécial de l'Université de Montréal.

En un style dont il nous a habitués à apprécier la souplesse et la limpidité, M. l'abbé Maurault promène son lecteur de Montréal jusqu'à Victoria, lui décrivant les splendeurs scéniques aperçues en cours de route et racontant les menus incidents qui agrémentèrent cette mémorable randonnée transcontinentale de trois semaines.

Le voyage à travers les solitudes boisées et couvertes de lacs du nord de l'Ontario, la traversée des immenses prairies de l'Ouest au moment de la moisson, celle des Montagnes Rocheuses à l'époque de l'année où elles apparaissent dans tout l'éclat de leur majestueuse grandeur, les visites et réceptions dans les principaux centres du pays, les séjours dans ses villégiatures les plus pittoresques, toutes ces choses font le sujet d'autant de jolies descriptions dont la lecture est à la fois agréable et instructive.

M. l'abbé Maurault, qui s'est inspiré pour le titre de son ouvrage de la devise que portent les nouvelles armes du Canada, "A Mari Usque ad Mare", y a mis comme sous-titre, "Voyage de l'Université de Montréal à Travers le Canada sous la Conduite du Pacifique Canadien". On ne saurait en effet trouver relation plus fidèle et plus complète de cette excursion qui, grâce à l'intelligent esprit d'initiative dont fit preuve notre université montréalaise, permit l'été dernier à un groupe considérable de nos concitoyens de visiter le Canada dans des circonstances vraiment favorables. Ceux qui étaient de ce voyage liront sûrement avec le plus vif intérêt le récit qu'en a fait l'abbé Maurault, tandis que les autres ne pourront que désirer prendre part à leur tour à la deuxième édition de cette excursion aux Montagnes Rocheuses et à la Côte du Pacifique. Les journaux ont en effet annoncé récemment que l'Université préparait actuellement un deuxième voyage dans l'Ouest Canadien. Le train spécial, qui cette année encore sera fourni par la Cie du Pacifique Canadien, quittera Montréal le 3 juillet pour y revenir le 24 suivant, après avoir parcouru à peu près le même trajet que l'an dernier. Ce voyage se fera, paraît-il, sous la direction personnelle de M. le chanoine Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal. Nul doute que nombreux seront ceux qui voudront profiter de l'excellente occasion qui leur sera ainsi offerte de visiter le Canada dans les meilleures conditions possibles.

G. de B.

Verge, J. Morin, Alb. Drouin, Geo. Foy, T.-E. Chabot, J.-E. Bissonnette, Alb. Paquet, P.-V. Marceau, Jos. Vaillancourt, A. Lemieux, Alex. Edge ; enfin, cinq de ces admirables religieuses des Sœurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus qui nous défendent bien de livrer même leur nom en religion au public mais dont nous ne pouvons nous défendre, en justice, de faire connaître celui de la Supérieure de cette admirable institution de charité, la Révérende Mère Gérard-Majella.

Damase POTVIN

## LA MAISON DE LAURIER



La résidence de feu Sir Wilfrid Laurier à Arthabaska.

On sait que la générosité de Sir Wilfrid Laurier et de sa digne compagne a doté les futurs chefs du parti libéral à Ottawa d'une magnifique résidence qu'il leur sera loisible d'occuper pendant la durée de leur charge. On sait aussi que l'exemple a été suivi et que les admirateurs de Sir John A. MacDonald songent à acquérir son ancienne résidence dans la capitale fédérale pour la mettre à la disposition des chefs du parti conservateur.

Il y aurait donc une grande force de tradition chez nos hommes politiques canadiens qui ne craindraient pas de se vouer, l'occasion venue, au culte du passé.

A ce sujet, nous nous souvenons qu'une fort intéressante suggestion a été faite, naguère, relativement à la demeure de Sir Wilfrid Laurier à Arthabaska : celle d'organiser une souscription pour défrayer l'achat de cette désormais historique résidence que l'on transformerait en un musée spécial. L'idée était heureuse, mais il est malheureux qu'on l'ait, semble-t-il, abandonnée. Nous avons eu l'occasion, en 1919, de visiter cette maison de Laurier à Arthabaskaville et nous nous rappelons notre émotion en parcourant les pièces et nous arrêtant, plus spécialement, au seuil d'une petite chambre qui mesurait à peu près dix par huit pieds et où il n'y avait guère plus de place que pour un pupitre et un fauteuil. Et pourtant, c'était là que, quand il n'était pas à Ottawa, Sir Wilfrid Laurier travaillait, chaque soir, souvent jusqu'à une heure tardive de la nuit. C'était là peut-être que des décisions graves affectant les plus grands intérêts du pays ont été prises. Voisin de cette pièce, il y avait le boudoir de Lady Laurier dont les murs étaient tapissés de sujets religieux sans prétention. Puis, il y avait le salon, très modeste, bourgeois même. Dans des couloirs et autres pièces, nous nous rappelons avoir vu des adresses sur satin, encadrées, et qui furent présentées à Sir Wilfrid, en particulier par des associations libérales ontariennes.

Voilà assurément des choses qui feraient bonne figure dans un musée spécial et auxquelles l'on pourrait en ajouter

d'autres. En France, on a, par exemple, le musée Victor Hugo, dont Raymond Escholier est le conservateur. On conserve là tout ce qui a trait à Hugo, à partir du plus précieux de ses manuscrits jusqu'à la plus humble carte postale où le poète fut représenté en passant par la dernière tête de pipe à l'image et à la forme de la sienne. Ne pourrait-on pas, ici, c'est-à-dire à Arthabaska, dans cette maison de Sir Wilfrid Laurier, former un musée de cette nature, de moins grande envergure, c'est vrai, mais tout aussi significatif et représentatif de la personnalité que le Canada tout entier a à cœur d'honorer. On pourrait conserver là tout ce qui a appartenu à Sir Wilfrid Laurier et à son épouse, ce qu'au moins nous avons vu dans cette maison d'Arthabaska : meubles, bibelots, portraits, adresses, etc., etc., puis chercher à recueillir tout ce que le culte populaire a provoqué au point de vue de la réclame, par exemple : pipes, cigares, boîtes d'allumettes, plumes-réservoirs, cahiers, calepins, etc., etc., sur lesquels l'on aperçoit la sympathique figure du grand chef politique canadien ? C'est de cette façon que l'on a constitué le Musée Victor Hugo dont nous parlions tantôt.

Mon Dieu ! que d'autres choses encore l'on pourrait utiliser pour le "noyau" du "Musée Laurier". Dans le grand salon, à Arthabaska, au dessus de la cheminée il y avait un grand portrait de Carolus Laurier, le père de Sir Wilfrid, puis à côté, deux autres de Lord et de Lady Aberdeen ; puis, des cadres comprenant les portraits des principaux chefs libéraux, partisans de Sir Wilfrid, même un portrait, sous niche de verre, de Louis-Joseph Papineau entouré d'une couronne de fleurs, etc., etc. Que de jolies et intéressantes choses à conserver dans un musée spécial !

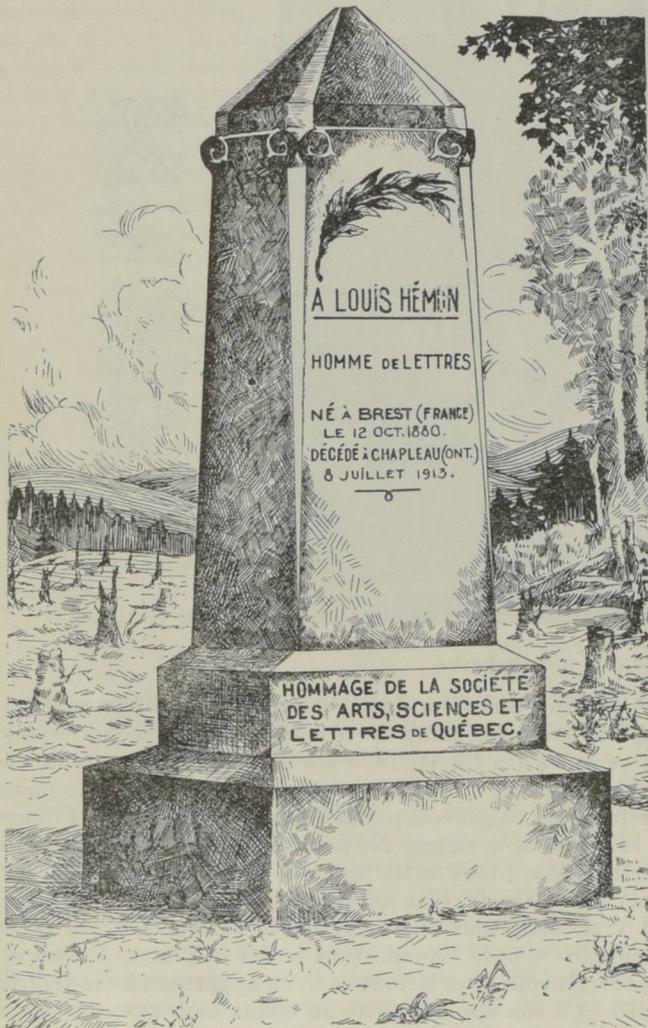
Bref ! cette maison de Laurier à Arthabaska, voilà bien un immeuble qu'il faudrait, sans plus tarder, — nous avons, on le sait, trop tergiverser, pour d'autres, — faire classer par la Commission des Monuments Historiques. C'est une humble suggestion que nous faisons alors qu'il en est temps encore.

Damase POTVIN.

## A PROPOS du "BOUCLIER CANADIEN-FRANCAIS"

LES OMISSIONS et LES SCRUPULES de M. L.-J. DALBIS

par DAMASE POTVIN



Un monument sur les rives de la Péribonca que M. Dalbis, sans doute myope, a aperçu à longue distance...

Dans le numéro des *Nouvelles Littéraires* du 10 avril dernier, Madame Marcelle Deffines donne le compte rendu d'une interview qu'elle a obtenu de Louis-Frédéric Rouquette, l'auteur de *L'Épopée Blanche*, son dernier ouvrage, du *Grand Silence Blanc*, probablement son premier et de la *Bête Errante*, l'un de ses meilleurs.

Au cours de l'entretien, Rouquette, on ne sait trop à quel sujet, lance tout à coup ce qui suit :

— André Samuel est pour moi plus qu'un libraire : c'est le meilleur des amis. S'il vous a parlé de ma vente, là-bas, il a dû vous dire la difficulté d'écrire sur le Canada pour les Canadiens...

— Le buste de Louis Hamon a été déboulonné et jeté, par deux fois, dans le lac de Péribonka, sous prétexte que l'auteur de *Maria Chapdelaine* avait manqué à tous ses devoirs de Canadien en représentant ses compatriotes comme des "défricheux". L'héroïne du roman, la jeune fille de Péribonka, qui soit dit en passant, signe aujourd'hui son nom de famille complété de "Maria Chapdelaine",

s'en est émue. C'est pour cette raison que M. Dalbis, dans *Le Bouclier Franco-Canadien*, s'est donné à tâche d'expliquer, ligne à ligne, l'œuvre bien vécue et si délicieusement écrite de Louis Hamon. Cette mise au point porte ses effets, maintenant..."

Nous ne donnons pas cette citation pour le simple plaisir de faire remarquer que ces quelques lignes contiennent exactement six erreurs, que nous tenons cependant, en passant, à rectifier, — comme nous en avons corrigé déjà bien d'autres à propos de tout ce qu'on a dit, là-bas, de *Maria Chapdelaine* et de son auteur.

Rectifions, d'abord, — nous l'avons dit: en passant, — après quoi nous en viendrons au motif qui nous permet de développer cette citation de l'interview de Rouquette, motif que nous fournit précisément la sixième erreur commise par l'auteur de *L'Épopée Blanche* dans les vingt lignes que nous avons citées.

1° Il n'y a jamais eu au Canada de buste de Louis Hémon. A Chapleau où il est mort, il y a une épitaphe, et à Péribonca un mausolée qui est une colonne de granit de neuf pieds de hauteur, ouvragée et gravée d'inscriptions par la Société des Arts, Sciences et Lettres qui l'a érigée en 1919.

2° Il n'y a pas au Canada non plus, ni plus particulièrement au Lac St-Jean, de "lac Péribonca". Il y a bien une rivière de ce nom mais elle coule à environ un quart de mille de l'endroit où s'élève le mausolée Hémon et l'on n'a donc pas pu y déboulonner le "buste de Louis Hémon", surtout, "par deux fois". La vérité, c'est qu'une fois, un soir, des jeunes gens en goulotte, passant sur la route, ont jeté par terre la colonnette. On l'a remise en place le lendemain, et ce fut tout.

3° Si à Péribonca, on en voulait un peu à Louis Hémon, c'était pour un tout autre motif que celui d'avoir représenté les Canadiens français comme des "défricheux". Que si l'on veut savoir la véritable et seule raison de cette mésestime, l'on n'a qu'à venir nous la demander vu que nous ne voyons pas nécessaire de la préciser ici.

4° Louis Hémon n'a nullement "manqué à tous ses devoirs de Canadien" en représentant "ses compatriotes" comme des "défricheux", attendu qu'il n'était ni Canadien français, ni Canadien tout court, mais Français de France, de passage au pays, — comme M. Rouquette pendant l'été de 1925.

5° Mlle Éva Bouchard, dont le sousigné a prétendu — en premier lieu — qu'elle avait servi de modèle à Louis Hémon pour son héroïne n'a jamais signé son nom en le complétant de ce ui de Maria Chapdelaine parce que, en réalité, Mlle Bouchard n'a jamais voulu avouer, ou convenir qu'elle était la Maria Chapdelaine du livre de Louis Hémon; — ce dont nous-même, aujourd'hui, nous doutons fort, Mlle Bouchard étant une ancienne institutrice, aujourd'hui secrétaire de rédaction d'une revue pieuse, par conséquent pas du tout le type d'une jeune fille de colon du fin nord de la province.

6° M. L.-J. Dalbis n'a pas du tout "expliqué, ligne par ligne" l'œuvre de Louis Hémon dans son *Bouclier Canadien-Français*, — et non pas *Bouclier Franco-Canadien*, — et sa prétendue "mise au point" n'a pas du tout "porté ses effets".

Ces quelques erreurs de M. Louis-Frédéric Rouquette étant corrigées, en toute franchise et sans amertume, c'est à propos de la dernière que nous voulions en venir pour non pas "prendre à parti", mais taquiner un peu M. L.-J. Dalbis lui-même, laissant de côté maintenant M. Rouquette pour lequel nous avons beaucoup de sympathie, dont nous avons lu à peu près tous les ouvrages avec le plus passionnant intérêt et dont, enfin, nous aurions tant désiré "faire la connaissance" lorsque, en 1925, il passait à Québec en voyage de noce, se dirigeant vers l'Ouest où il allait s'inspirer pour son admirable *Épopée Blanche* ou *Le Roman des Oblats*.

\*  
\* \*

C'est donc à M. L.-J. Dalbis, qui est maintenant presque l'un de nos compatriotes, que nous en voulons, — oh ! si peu ! mais juste assez pour le lui dire franchement, sans la moindre parcelle de l'hypocrisie d'une certaine école qui l'a trop influencé à Québec, à la suite des premières relations qu'il a entretenues ici tout d'abord, avec nous ; et il sait notre franchise et notre large d'esprit.

Depuis six ans, M. Dalbis, sous la pression, sans doute, de ses nouvelles amitiés québécoises, se pose en Europe et en Amérique comme le découvreur de *Maria Chapdelaine* et de Louis Hémon. Il a fait de l'œuvre et de son auteur son violon d'Ingres.



Un souvenir de 1919.— Une panne... comme celle de M. Dalbis sur le chemin de la probité.

On souffrira bien alors, — puisque M. Dalbis, cédant aux conseils de ses nouveaux amis, a voulu, dans son dernier livre, commettre des omissions trop visiblement volontaires, — que nous, de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et plus particulièrement celui qui signe ces lignes, mettions les choses au point.

Nous avons pour M. Dalbis la plus franche amitié et la plus entière considération pour sa science et pour la bonne opinion qu'il a de nous, Canadiens français, et qu'il ne se gêne pas d'exprimer en toute occasion. Qu'il soit sûr que nous lui savons gré de toutes les bonnes choses qu'il a dit de nous. D'ailleurs, nous aimons à rappeler que la deuxième fois que M. Dalbis est venu à Québec, ce fut sur l'invitation de la Société des Arts, Science et Lettres, — la bête noire de ses nouveaux amis, — pour répéter, devant les membres

de cette institution, une conférence qu'il avait déjà faite en France sur *Maria Chapdelaine* et son auteur.

C'est dire qu'à ce moment-là, nous ne lui en voulions pas vu qu'alors il n'avait pas commis à notre égard, — personnellement, — et à l'endroit de notre Société des Arts, Sciences et Lettres, l'injustice que récite son *Bouclier Canadien-Français*.

Précisons davantage.

En 1920, M. L.-J. Dalbis ne connaissait pas plus le Louis Hémon vivant et écrivant, — sur modèles, — *Maria Chapdelaine* à Peribonca, que l'homme dans la lune. Il vint, un jour, à Québec, faire une conférence sur Pasteur, et le lendemain, sur son invitation, l'humble signataire de ces lignes alla le rencontrer au Château Frontenac pour lui donner les notes qu'il possédait sur le séjour de Louis Hémon au Lac St-Jean, sur les personnages vivants qui avaient servi de modèles à ceux du roman de Hémon. Nous procurâmes, volontiers, à M. Dalbis tous les documents que nous avions en main alors, entr'autres le texte d'une causerie que nous avions faite, le 23 février 1918, à l'Hôtel-de-Ville, lors de la première manifestation publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres, sur les personnages encore vivants qui avaient servi à Hémon pour camper ceux de son roman, et que nous avions nous-même retracés à Peribonca, l'année précédente.

D'autre part, mais dans le même ordre d'idée, deux ans avant la visite de M. Dalbis, en mars 1918, la Société des Arts, Sciences et Lettres avait passé la résolution suivante :

" A la suggestion de M. D. Potvin :

" La Société des Arts, Sciences et Lettres prend l'initiative d'une souscription prélevée parmi les amis des lettres canadiennes-françaises et les sociétés sociales, littéraires, artistiques, scientifiques et autres, pour les fins suivantes :

" Localiser la tombe de Louis Hémon, à Chapleau, Ontario, où il a été inhumé à la suite de l'accident de chemin de fer dont il fut la victime, le 8 juillet 1912 ;

" Poser à l'endroit où repose ce jeune Français une pierre tombale portant une inscription appropriée ;

" Élever à Péribonca, lac Saint-Jean, sur un tertre qui domine la rivière et le village, un modeste mausolée portant également une inscription funéraire, et ceinturé d'un enclos ;

" Inaugurer ce petit monument par une toute simple manifestation littéraire par les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres et tous les amis des lettres canadiennes-françaises qui voudront se joindre au mouvement."

Et le procès-verbal ajoutait :

" La Société des Arts, Sciences et Lettres s'est inscrite immédiatement en tête de la liste des souscriptions pour la somme de \$10.00 et le secrétaire a recueilli, parmi les membres présents à cette séance, la somme de \$15.00".

Le programme que comporte cette résolution était fidèlement et scrupuleusement exécuté le 21 septembre 1919, alors qu'un groupe de plus de vingt-cinq membres de notre Société s'en allait à Peribonca ériger en une manifestation publique inoubliable, dans la région du Haut Saguenay, ce mausolée à Hémon. Dans le groupe on remarquait, entre autres personnages, l'hon. J.-E. Perrault, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, M. Henri Ponsot, alors consul de France au Canada et aujourd'hui en train de conclure la paix avec les Riffains, au Maroc, l'hon. Cyr.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, M. H. de St-Victor, agent consulaire de France à Québec, etc. Il y a eu là-bas, à Peribonca, de fort éloquents discours à la gloire de Hémon, par tous ces personnages et d'autres. Le monu-

ment que nous inaugurons avait coûté la somme de \$700.00 et nous avons réussi à obtenir la contribution du gouvernement provincial et celle des deux Conseils du Comté du Lac St-Jean.

C'était là, on peut le voir, des manifestations assez importantes et qu'un historien de l'œuvre et de la vie de Hémon au Canada ne pouvait déceimment ignorer.

Mais nous avons fait encore plus.

Notre Société avait aussi projeté la localisation de la tombe de Louis Hémon, à Chapleau, Ont. De concert avec d'aimables officiers du C. P. R., dont la voie ferrée traverse ce village, nous avons fait de patientes et longues démarches dans ce but. De ce côté-là, nous n'avons pas réussi, grâce à la mauvaise organisation qui règne dans cette province supérieure pour la tenue des registres paroissiaux ou autres "records".

En effet, dans cette province, les autorités, tout en assurant qu'un homme fut inhumé dans tel petit cimetière d'un petit village, en 1913, ne sont pas capables de dire, en 1919, six ans après, en quel coin précis de ce petit cimetière il repose.

A défaut d'autres "records", les autorités de cette province supérieure veulent évidemment détenir celui de la négligence dans la statistique mortuaire.

Quoi qu'il en soit, à venir jusqu'à présent, les deux seuls documents que nous avons pu obtenir à ce sujet, c'est, d'abord la copie du verdict de l'enquête du coroner tenue sur le corps de Louis Hémon à Chapleau et que nous devons à l'amabilité de M. Émile Hébert, surintendant général des passagers du Pacifique Canadien, qui a pu obtenir ce renseignement de M. J. J. Scully, surintendant général du C. P. R. à North Bay. Voici le texte de ce document que nous traduisons :

*"Que le dit L. Hémon fut frappé par la locomotive No 1226 attachée au convoi No 1 de la Cie du C. P. R., du côté ouest de la voie, à 2¼ milles à l'ouest de Chapleau, district de Sulbury, à 7.20 hrs p. m., le 8 juillet, A. D. 1913, alors qu'il marchait dans la direction de l'ouest sur la dite voie ferrée, et reçut des blessures, des contusions, lesquelles blessures et contusions ont causé la mort du dit Louis Hémon, à 7.40 hrs p. m., du même jour. La preuve de l'enquête démontre que le mécanicien de la locomotive No 1226 a pris les précautions nécessaires en faisant fonctionner le sifflet pour avertir et qu'aucun blâme ne peut lui être imputé, ni à la Cie du Pacifique Canadien et qu'ainsi la mort de Louis Hémon a été causée par un accident que le malheur a voulu rendre fatal."*

M. Scully, en transmettant copie de cette enquête à M. Émile Hébert, ajoutait que la victime de l'accident du 8 juillet 1913, avait été inhumé dans le cimetière catholique de Chapleau.

Ceci est confirmé par la réponse suivante, qu'après maintes lettres et l'envoi de la somme nécessaire pour fins de recherches, a pu recevoir, enfin, notre président, de M. l'abbé Roméo Gascon, curé de Chapleau :

*"Je viens de recevoir votre lettre au sujet de l'acte mortuaire de Louis Hémon. Déjà, par les années passées, j'ai eu des correspondances avec le consul de France, à Montréal et avec la mère du défunt."*

*"Malgré les recherches actives et cela à maintes fois, je n'ai pu découvrir l'endroit exact où son corps repose dans le cimetière catholique, mais il repose là, quelque part. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est l'acte de l'enquête du coroner après l'accident ; il s'est fait tuer avec un autre de langue anglaise. Je ne puis rien trouver de l'acte mortuaire dans mes registres ni dans les registres du commis du conseil. Je regrette infiniment de ne pouvoir vous donner de meilleures nouvelles."*

Et en post scriptum :

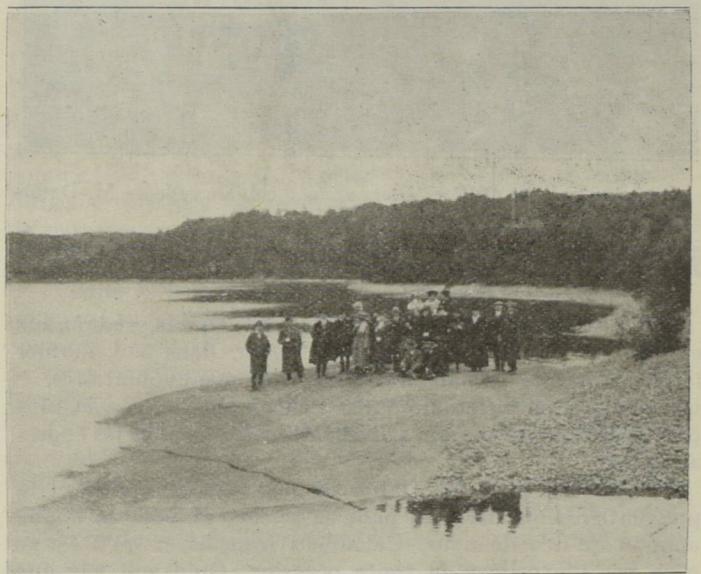
*"Je puis certifier que son corps fut enterré dans notre cimetière, mais je ne sais l'endroit exact."*

N'ayant donc pu localiser exactement la tombe de Louis Hémon, nous renonçâmes à cet article de notre projet, de poser, sur cette tombe, une plaque de marbre.

Or, chose fort curieuse, étrange, presque incroyable, dans le *Bouclier Canadien*, il n'est pas le moins du monde fait mention ou allusion, ni de près ni de loin, ni directement ni indirectement, non seulement de notre documentation personnelle, dont s'est pourtant servi à plume que veux-tu, M. Dalbis — et nous le démontrerons dans un instant, — mais du mausolée Hémon même, à Péribonca, et de toutes ces manifestations et ce travail de plus d'un de notre Société, à la gloire de *Maria Chapdelaine* et de son auteur. — Pardon ! dans le livre de M. Dalbis, nous avons entrevu une allusion au mausolée Hémon élevé à Péribonca par notre Société, et la voici (page 238, avant-dernière page du livre) : "Les hommes de lettres du Canada, frappés par la valeur symbolique du livre, ont, non loin de l'église de Péribonca, donné à Louis Hémon une stèle aussi simple que touchante." Un point, c'est tout.

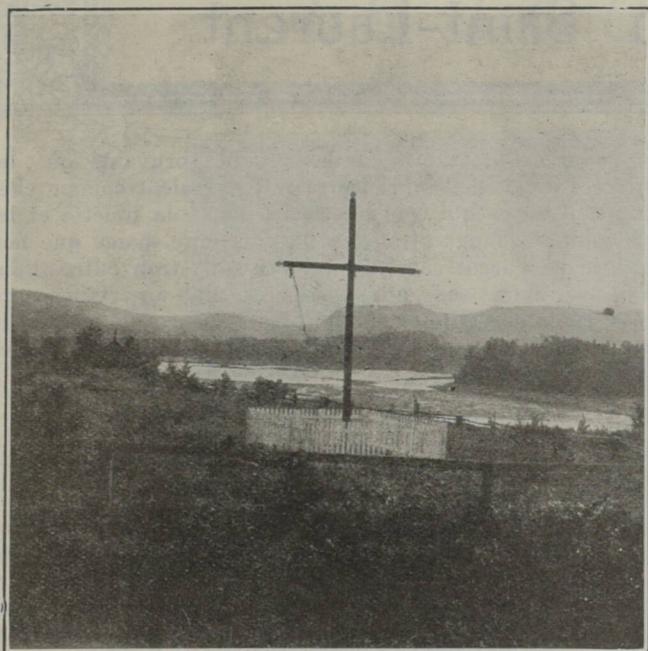
A moins que M. Dalbis ait voulu laisser entendre que ce qu'il comprend par "hommes de lettres du Canada", soit notre humble Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, — ce que nous ne croyons pas, — il a voulu, délibérément, — sur les conseils de ses nouveaux amis québécois, — ignorer notre société, son beau geste à la gloire de son héros, son travail, et les services que lui ont rendus certains de ses membres.

Cette allusion à notre stèle est bien vague en regard des citations et des détails qu'il donne sur d'autres questions souvent insignifiantes. Le *Bouclier* renferme nombre de gravures, dessins et photographies ; pas la moindre trace du Mausolée Hémon. Mais il y a la photographie de l'épithaphe posée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dans le cimetière de Chapleau, non pas sur la tombe de Hémon, mais en un endroit quelconque du cimetière, puisque nous venons de démontrer qu'après notre travail, celui des autorités religieuses et civiles de Chapleau, des autorités du C. P. R., — et à notre demande, — l'on a été dans l'impossibilité absolue de localiser l'endroit exact de cette tombe.



Un souvenir de 1919. — Un groupe d'excursionnistes de la Société des Arts, Sciences et Lettres qui se rappellent encore d'avoir érigé un monument à Louis Hémon, photographiés sur les bords de la grande Péribonka. Ils y étaient allés bien avant M. Dalbis.





Un souvenir de 1919.— La croix rustique élevée en 1899 à l'entrée de la Métabetchouan, pour commémorer l'endroit où fut dite la première messe au Lac St-Jean. Nous pourrions l'appeler, au point de vue de M. Dalbis, la "croix du sacrifice pour la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec."

M. Dalbis reproduit, dans son livre, d'autres photographies; celle de Monsieur et Madame Samuel Bédard, de Péribonca, celle de la ferme Bédard où a séjourné Louis Hémon entre autres. Ces photographies nous appartiennent. Nous en a-t-il donné le crédit? En a-t-il indiqué la source? Pas le moins du monde.

Pas plus qu'il n'a indiqué la source de l'identité des modèles qui ont servi à Hémon, et au sujet desquels il reproduit même dans son livre, les erreurs que nous avons commises grâce à de premiers renseignements qui nous étaient parvenus par lettres, d'abord.

Ainsi, les détails de l'identité de ces personnages épisodiques du roman, l'accordeur de piano et ses deux fils, sont copiés presque textuellement du texte de cette causerie que nous faisons, à l'Hôtel-de-Ville, le 23 février 1918, y compris l'erreur de nom, que nous avait fait commettre le typographe dans l'impression de cette causerie, publiée dans le premier numéro du *Terroir* — juillet 1918 — à l'endroit de l'accordeur de piano dont le nom de famille était Verdier et non "Vernier" — comme le typo nous le fait épeler dans le texte de notre causerie publiée dans le *Terroir* de juillet 1918, et comme le répète M. Dalbis dans son *Bouclier* — et dont l'un des deux fils s'appelait non pas Pierre — fruit d'une de nos distractions, — mais Édouard, en réalité, — distraction qu'a eu aussi M. Dalbis.

Bref! dans le récit de cet épisode que je racontais en 1918 et que répétait M. Dalbis — avec ses erreurs, — en 1925, il y a presque du plagiat, de la part de l'auteur du *Bouclier*. De même pour une foule de détails concernant les modèles de Hémon.

\*  
\* \*

Pourquoi donc alors, chez M. L.-J. Dalbis, ce parti-pris, que nous croyons inqualifiable et injustifiable, d'ignorer, dans son livre, — un beau livre, du reste, bien écrit et de lecture agréable, — ceux qui lui avaient fourni la plus grande

partie des documents dont il s'est servi et dont il ne s'est pas fait scrupule de copier même les erreurs, mot pour mot et lettre par lettre?

Ailleurs, M. Dalbis a scrupuleusement indiqué ses sources et ses références. On a pu voir, par ce qui précède, que vraiment, notre Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, et nous-même, personnellement, avons fait quelque chose qui compte à l'endroit de *Maria Chapdelaine* et de Louis Hémon. Nous ne dirons pas les erreurs que nous avons empêché M. Charles LeGoffré de commettre, en France, quand il a présenté la première édition de *Maria Chapdelaine* — chez Grasset — dans l'*Action Française*, trois ans après l'édition canadienne, ni ne rappellerons les documents que nous avons personnellement servis, — sans jamais de retour ni même un simple remerciement, — à M. L.-J. Dalbis, d'abord, — dont nous venons de régler le cas, — à Sir Andrew McPhail, pour sa traduction de *Maria Chapdelaine*, au professeur LeRoy, de l'Université McGill, pour des articles dans des revues américaines; à M. L. de Montigny, pour des conférences, à M. le juge Fabre-Surveyer, pour des articles et son projet de monument à Quimper, à un professeur de français à l'Université de Prague qui voulait présenter une traduction tchèque du livre de Hémon, etc.

Encore une fois, nous ne voulons pas rappeler ces services que nous avons rendus à la gloire de Louis Hémon, la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, son organe, *Le Terroir*, et nous-même; mais le moins que pouvait faire celui qui a publié un livre comme le *Bouclier Canadien* que nous pourrions intituler le "*Roman d'un Roman*" était, au moins, de référer une fois du moins aux documents que nous lui avions si généreusement mis en mains.

\*  
\* \*

Nous connaissons M. Dalbis comme un savant, un des bons et sincères amis des Canadiens français et un parfait gentilhomme. A quel mobile a-t-il obéi pour avoir agi comme il l'a fait à l'égard de ses premiers informateurs, nous dirions même ses collaborateurs dans ce travail, et nous dirions volontiers, de réhabilitation qu'il avait entrepris de l'œuvre de Louis Hémon mise, un instant, en danger, ici, par quelques critiques qui avaient oublié de considérer l'ensemble de l'œuvre et sa portée morale pour s'attaquer à quelques descriptions où l'on croyait qu'il avait quelque peu exagéré ou chargé. M. Dalbis n'avait aucune raison d'ignorer de la façon systématique qui apparaît jusqu'à la dernière ligne de son livre les premières sources où nous lui avons permis de si largement puiser.

En définitive, aurait-il, au fond, trop aveuglément obéi à certaines représentations de certains de ses nouveaux amis de Québec qui ayant, naguère, prédit à notre Société une existence de six mois, et au *Terroir* une durée de trois mois, pardonneraient difficilement, si on lui faisait l'honneur de le leur demander, les huit ans d'existence de l'une et les sept années de l'autre... Nous étions tout de même en droit de croire M. Dalbis, demi-étranger chez nous, inaccessible à ces petites mesquineries de clochers...

L'égalité n'est nulle part, et les efforts tentés pour l'établir ne produisent que ruines et que haine. Mais les âmes aussi peuvent être inégales, et, par elles, tout est réparé. Des conditions inégales mais des âmes très supérieures à leur condition; des âmes magnifiques dans des conditions obscures, simples dans la splendeur, indifférentes aux surprises de la vie; voilà par où le monde peut connaître la ressemblance des hommes, leur étroite fraternité, la paix entre eux. Tout le reste est illusion d'esprit ou artifice de popularité.

## Les Légendes du Saint-Laurent

Les eaux majestueuses du fleuve Saint-Laurent, ce "chemin qui marche" des premiers découvreurs, offrent à l'âme du voyageur un charme puissant, fait de ce que la nature peut réunir de plus grandiose et de plus accueillant à la fois. Quiconque défile, dans un imposant transatlantique, entre ses rives verdoyantes et sereines, ne peut se défendre du sentiment de respect mêlé d'admiration que l'on éprouve toujours en face des plus grandes œuvres du Créateur.

Comment pourrait-on, en effet, contempler avec indifférence ces campagnes fertiles, séparées l'une de l'autre par une distance parfois considérable et qui en atténue les lignes pour ne leur laisser que la grâce molle d'une Touraine, d'un côté, ou celles plus sévères, de l'autre, de "la terre de granit recouverte de chênes" dont a parlé Brizeux. Car autant la rive sud du Saint-Laurent est douce et riante comme les Canadiennes d'antan, et du jour d'hui, autant aussi la côte nord évoque plutôt les temps héroïques où d'Iberville enlevait hardiment les postes anglais de la baie d'Hudson, en attendant que Frontenac fasse à l'envoyé de Phipps la fière réponse qui retentira éternellement dans l'histoire. Que votre navire tourne sa poupe ou sa proue vers la haute mer, vous songerez involontairement aux premières traversées de Jacques-Cartier, aux voyages de Champlain, et il nous semblera apercevoir, en passant devant Québec, les palissades de l'"Abitation", ou les caravelles héroïques embossées dans la glace au premier tournant de la rivière Saint-Charles. Et qui sait si, en contournant tantôt la pointe extrême de l'Isle d'Orléans, vous n'allez pas rencontrer la flotte qu'espérèrent en vain les soldats vainqueurs mais inquiets de M. le chevalier de Lévis, au lendemain de la glorieuse revanche du chemin de Sainte-Foy? L'histoire de la geste de France baisse ici la tête en versant un pleur, et nous dit que ce fut la flotte anglaise qui déboucha, au grand soulagement des vainqueurs des plaines d'Abraham enfermés dans Québec; et nous venons de saluer de loin la statue de Champlain, père de la Nouvelle-France, le Château-Frontenac et le monument élevé par l'amour de deux grandes races désormais unies à la mémoire des deux immortels champions qui avaient nom Montcalm et Wolfe. Vraiment, la voix du Saint-Laurent est éloquente et parle avec noblesse d'un passé glorieux, d'un présent confiant et de magnifiques perspectives d'avenir.

Petites villes et villages canadiens-français ornant comme des bijoux les bords du Saint-Laurent, quelle beauté est la leur, et quels souvenirs n'évoquent-ils pas, malgré la jeunesse relative de ce pays! Ces maisons qui s'élèvent en groupes pressés autour du clocher surmonté de la croix rédemptrice, combien d'entre elles, avec leurs murs de pierre et leur massive cheminée, n'ont-elles pas vu "le temps des Français" et l'époque des seigneurs paternels et accueillants, faisant suite aux temps plus sombres où l'Iroquois meurtrier rôdait sans cesse dans la forêt prochaine, apportant à l'improvisé la terreur, la mort ou le lent martyr de l'exil. Cette race a vraiment été trempée au creuset de l'épreuve et de l'horreur, et nul de ces enfants n'a le droit de démeriter de ses ancêtres, car ils furent tous grands. Ils méritèrent devant Dieu la paix dont jouissent aujourd'hui ces saines et fortes populations, dans leur vie pacifique, laborieuse, et tout imprégnée de traditions religieuses et poétiques. C'est le dimanche surtout qu'il faut les voir, remplissant leurs églises de pierre au clocher élancé, ou réunies après l'office divin en

de gaies conversations, en des groupes bruyants où les ancêtres de la vieille France se retrouveraient comme chez eux, sauf en ce qui concerne, sans doute, la toilette et les véhicules. La langue française la plus pure, parce que non chargée de l'argot souriant qui l'envahit trop outre-atlantique, y résonne sur toutes les lèvres, unie à certains mots créés par la nécessité locale qui ajoutent encore à la franche saveur du vieux parler de France. Et l'on peut s'approprier ici les paroles du poète :

"Le cœur des filles ne se gagne  
Que dans la langue du pays  
(A Douarnenez, en Bretagne...)

On pense bien que l'imagination populaire ne perd pas ses droits non plus, et que les veillées canadiennes-françaises n'ont rien à envier sous ce rapport aux "veillées périgourdines", provençales, normandes ou bretonnes du vieux pays, pour n'en pas nommer d'autres. Histoires de Wendigos, contes du Chat-botté aux bottes "de sept lieues le pas", charivaris, chasse-galeries, lutins et loups-garous, le folklore laurentien est varié à l'infini et l'on n'en saurait donner ici qu'une vague esquisse, juste suffisante peut-être à permettre au lecteur de s'imaginer le reste. Transportons-nous plutôt dans l'un de ces foyers, dont le reflet de la lampe du soir tremble dans les eaux silencieuses du grand fleuve et se rend jusqu'à nous. Le crucifix préside à la scène, et la famille est réunie autour de la table, comme autrefois censitaires et seigneurs au manoir d'Haberville, immortalisé par Aubert de Gaspé. Le conteur est au milieu, corps noueux et langue pendue, comme vous en reverrez d'exactly semblables dans quelques jours si vous débarquez au Havre ou à Cherbourg. Et s'il faut en croire le bon conteur Fréchette, chaque récit commence par la formule suivante à la vérité un peu fantaisiste :

"Sac-à-tabi, sac-à-tabac, parli, parlo, parlons :  
Ceux qui veulent en savoir le court et le long  
Passez l'crachoir à Jos. Vielon !"

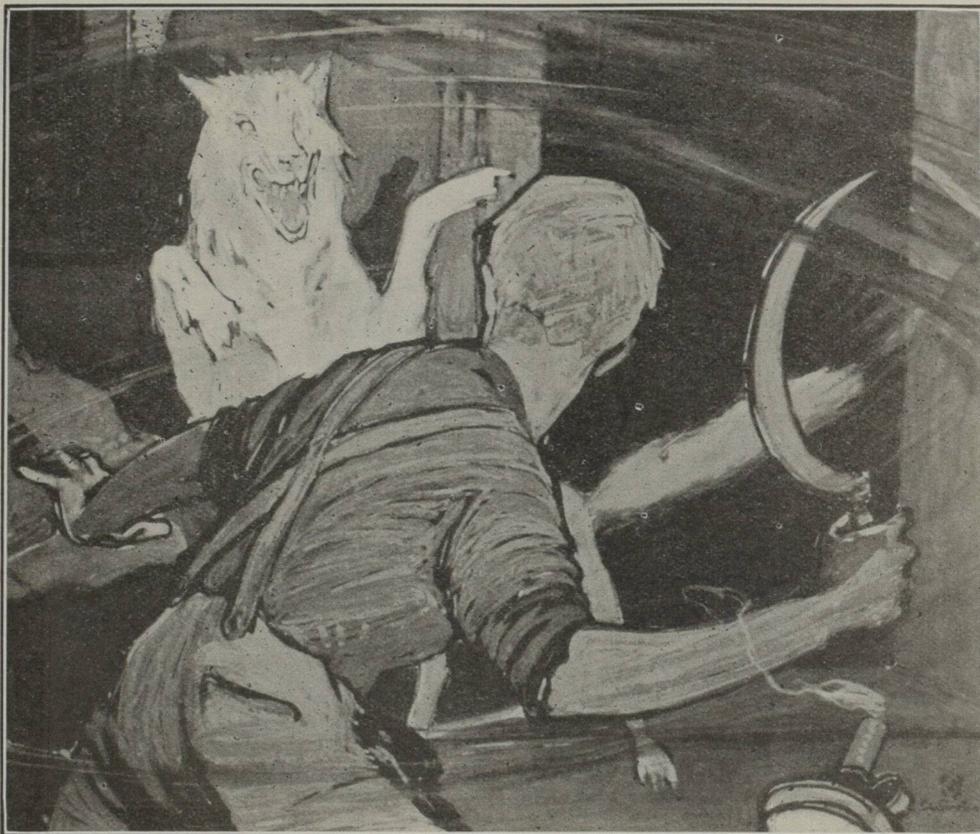
Pour certains, la vie est le grand malaise, la plus inexorable souffrance. Ils semblent n'être pas nés pour cette planète, être les victimes d'une incarnation hasardeuse qui les aurait arrachés du ciel pour les faire tomber sur les terres inférieures. Ils semblent des malades par comparaison avec les états moyens de sensibilité et d'énergie, où se limitent les autres hommes. En fait, leur santé est supérieure à la nôtre; et quoique le vulgaire ne puisse comprendre pleinement leur supériorité dans l'émotion, il s'incline et subit l'attrait; ils savent mieux sentir, mieux voir et mieux conclure.

\* \* \*

Renan rêvait une humanité future capable de vivre en harmonie avec les données de la science, assez courageuse pour ne point se révolter contre le réel, et pour continuer d'agir sans le mirage du surnaturel, sans l'attrait du mystère, devant la claire vision des effets et des causes. Le commun des hommes est-il capable de traverser la vie avec un simple viatique de vérités démontrées? Pouvons-nous tous, sans exception, supporter ce "vin des forts" et préférer l'ivresse de savoir à la joie de croire?

R. C.

# LE LOUP-GAROU



On ne pourrait jurer qu'il ne soit encore question de loups-garous dans les veillées des chantiers, alors que la solitude et les plaintes du vent dans les sapins et les épinettes ajoutent encore du mystère aux ombres nocturnes. Du reste, le Canada français n'est pas le seul pays au monde où de telles légendes aient cours, et il suffit, pour le prouver, de rappeler celle de Parsifal changé en bête, que seul une blessure saignante pouvait rappeler à la forme humaine.

Mais beaucoup de vieilles personnes se souviennent encore du nom de Joachim Crête, le meunier de Beauséjour, ainsi que de la terrible punition qu'il mérita par son impiété. Crête n'était pourtant pas tout à fait mécréant, puisqu'il jeûnait durant le carême et faisait maigre le vendredi. Mais il se moquait de la quête à l'église, ne payait pas de dîme à son curé et gardait à son emploi un homme sans religion, nommé Hubert Sauvageau, sous prétexte qu'il était expert au jeu de dames.

Il arriva donc qu'un soir, veille de Noël, les deux hommes jouaient et buvaient comme à l'ordinaire, au lieu de se préparer à adorer leur divin Rédempteur avec le reste de la paroisse. Les voisins eurent beau les héler en passant, vers l'heure de la Messe de minuit, ils répondirent en ricanant et continuèrent leur partie, allant même jusqu'à ouvrir, par dérision et irrespect, la vanne du moulin, qui se mit à tourner comme en pleine semaine. Au loin, la cloche de l'église lançait ses notes argentines qui planaient dans l'air sec, atténuées un peu par la matité de la neige partout répandue.

L'heure était belle et solennelle, et Joachim Crête eut un moment de honte en se rappelant sa jeunesse et ses parents, mais le jeu fut plus fort. Il sursauta cependant à un moment donné, car en même temps que la cloche au loin frappait son

dernier tinton, le moulin bruyant s'arrêta net et tout devint silencieux. Les deux hommes s'étaient levés avec inquiétude. Ils voulurent remettre en marche la roue du moulin, mais on eût dit qu'une autre main, plus forte que la leur, annulait tous leurs efforts.

— Que le diable emporte toute la boutique, cria rageusement Crête ; allons-nous-en !

Car la peur le gagnait rapidement, et non sans raison. Car au même moment le fanal qu'il portait à la main s'éteignit. Sauvageau fit quelques pas au hasard et tomba lourdement dans l'escalier. Son maître retourna à la table où il ralluma la lanterne, et s'assit pour demander du courage à la bouteille à moitié vide, mais comme il se retournait en entendant un bruit de pas légers, il se leva tout droit en poussant un cri de frayeur. Un énorme chien noir aux yeux flamboyants s'avancait sur lui en montrant des crocs acérés.

— Hubert, au secours ! cria l'homme ; mais la bête pliait déjà les jarrets pour s'élancer.

Au même moment, la cloche de l'église tinta de nouveau pour l'Élévation ; Joachim Crête tomba sur les genoux :

— Pardon, mon Dieu, cria-t-il, délivrez-moi du loup-garou !

Un crochet de fer se trouvait à sa portée ; il l'empoigna, frappa la bête, et tomba évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, Hubert lui jetait de l'eau au visage.

— Ton oreille saigne, lui cria Joachim, que t'es-tu fait ?

— Ce n'est rien, fit l'autre avec embarras, je me suis égratigné il y a deux jours.

— Ah ! malheureux ! cria Joachim Crête, c'était toi !

Le meunier de Beauséjour retomba en arrière en hurlant et ne retrouva plus jamais l'usage de ses facultés mentales. R.C.

# Notes et croquis sur Québec



Le Château Frontenac vient d'éditer un joli petit livre d'une quarantaine de pages, très joliment relié, et, comme toutes les publications du Pacifique Canadien, remarquable par sa tenue typographique, la qualité de son texte et de ses illustrations. Ce livre, intitulé "Notes et Croquis sur Québec", constitue à la fois un guide indispensable à l'usage des voyageurs et excursionnistes qui visitent la vieille capitale, en même temps qu'un précis d'histoire d'une lecture agréable et instructive pour tout le monde.

C'est le récit d'une promenade en zigzag dans Québec et sa banlieue par une voyageuse américaine très instruite des choses de l'antique cité, de son histoire, de son folklore, de ses traditions et des mœurs de ses habitants, qu'elle a étudiés avec une curiosité émue et pénétrante, et dont elle parle avec autant de grâce que d'autorité.

C'est du Château Frontenac, quartiers-généraux de tous les touristes, hôtellerie merveilleuse, la plus célèbre du continent américain, fréquentée par des voyageurs venus de toutes les parties du monde, et qui domine toute la ville, le fleuve, la campagne environnante fermée au loin par les Laurentides, que l'auteur part à la découverte du vieux Québec. Tout l'intéresse, il voit tout et le commente en notations brèves, dans un style d'impressionisme subtil que l'on a essayé de

rendre dans la version française. A la faveur d'une église, d'un monument, d'une vieille maison, d'une place, d'une rue, Miss Esther Brann, c'est le nom de cette jeune voyageuse dont le sens d'observation est si affiné, reconstitue d'une façon remarquable les épisodes les plus saillants de notre histoire.

Dans la ville même nous visitons avec elle : la Place d'armes, la rue St-Louis et ses maisons historiques, la Basilique, la Citadelle, le Séminaire, le couvent des Ursulines, l'église de Notre-Dame-des-Victoires, les Plaines d'Abraham, etc.; dans la banlieue, le village du Cap Rouge, le Kent House et les chutes Montmorency, Sillery et la Mission des Jésuites, Ste-Anne-de-Beaupré, enfin, ce lieu de pèlerinage fameux. Les quinze illustrations en couleurs qui accompagnent le texte sont également de Miss Brann, qui a fait aussi heureusement œuvre d'artiste que d'écrivain — écrivain délicat et érudit, artiste d'une fantaisie délicate. En effet, par la finesse et l'élégance du dessin, par le charme du coloris, ces gravures, une heureuse combinaison d'aquarelle et de dessin à la plume, donnent à l'ouvrage un prix inestimable. Celui-ci est en vente au Château Frontenac.

G. de B.

LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par AIMÉ PLAMONDON

## "LA VEILLÉE DE NOËL"

*Pièce du terroir en deux actes et un tableau par Camille Duguay.*

M. Duguay a évidemment écrit sa première œuvre dramatique à l'intention des petites villes et gros bourgs de notre province. On m'informe qu'à Drummondville, où "La Veillée de Noël" a vu pour la première fois les feux de la rampe, elle a reçu un accueil fort sympathique, chaleureux même, du bon public qui est allé l'entendre. Je n'en suis nullement surpris et je m'en réjouis en prédisant à l'auteur d'autres succès sur des scènes identiques.

Seulement, pour ce qui regarde les grands centres comme Montréal et Québec, je doute fort que ce simple drame qui pose une thèse sans la discuter, énonce une intrigue sans la développer et présente des personnages sans les étudier, puisse être défendu avec avantage et qu'il réussisse à attirer beaucoup de spectateurs.

M. Duguay ne saurait se faire illusion, et il ne s'en fait aucune non plus, je le connais assez pour affirmer cela : il a écrit là, de sa plume de journaliste, une chronique amusante de la vie à la campagne vers le temps de Noël. Tout son œuvre tourne autour de la Messe de minuit dont elle n'est, pour ainsi dire, que le prologue et l'épilogue. La Messe elle-même, avec ses chants traditionnels et les petits incidents qui en marquent le début et la fin, est l'âme de la pièce, son leit-motiv.

C'est pourquoi je n'hésite pas à dire que le tableau central de "La Veillée de Noël", tableau sans dialogue, du genre appelé "impression" sur les scènes américaines est la partie la mieux réussie et la plus prenante de l'œuvre. Et je ne badine pas et ne cherche nullement à faire de l'ironie. Je dis mon sentiment comme d'habitude, sans chercher à l'atténuer ni à le fausser en quoi que ce soit. M. Duguay a réussi à évoquer dans ce tableau de la messe de minuit les meilleures et les plus purs souvenirs de nos enfances pieuses et il nous a fait revivre quelques-unes de nos plus touchantes traditions. Les braves gens de nos campagnes, restés plus près que nous de la vie du bon vieux temps, sauront gré à l'auteur de cette jolie pensée et ils lui prodigueront des applaudissements émus qui l'inciteront à continuer dans cette voie.

Car, s'il doit y avoir des auteurs dramatiques pour faire la peinture des mœurs de notre "high life" et pour moraliser

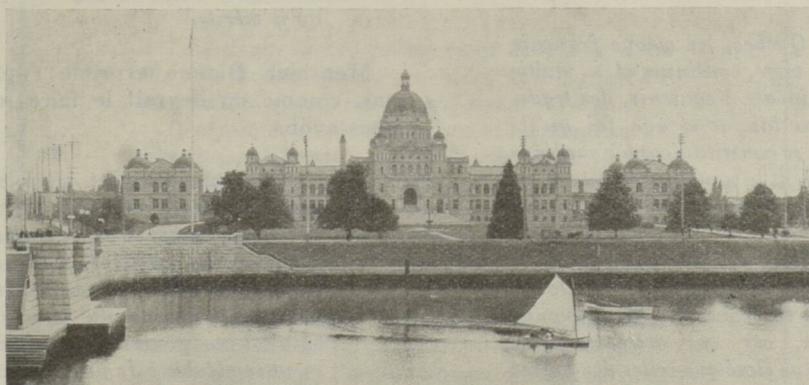
sur les intrigues de nos salons et de nos boudoirs, pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres qui se consacraient exclusivement à raconter et à commenter l'existence de nos bons villageois? Il y a pour ces écrivains une fort jolie place à prendre dans notre littérature dramatique et ils sont assurés d'avance que leurs œuvres, si elles sont convenablement présentées et proprement jouées, auront à travers toute la province, et même en dehors, un nombre considérable de fructueuses représentations.

Par exemple, il faudra que M. Duguay s'efforce de plus en plus à donner à ses productions l'allure de véritables œuvres de théâtre, et pour cela qu'il donne à ses héros des caractères complets, qu'il étudie à fond certains types, qu'il imagine des situations dramatiques naissant du conflit des idées et du heurt violent des passions et des sentiments. C'est là le secret du succès durable auquel il peut atteindre, s'il le veut, par la continuité de l'effort et le labeur opiniâtre de tous les instants. Rien ne sera plus agréable pour ses amis que de le regarder se frayer une route heureuse à travers les champs et les bois si riches de nos traditions, de nos souvenirs et de nos espérances. En s'exerçant à tenir compte des rigoureuses exigences du métier d'auteur dramatique, en travaillant à explorer les multiples arcanes de ce dédale redoutable qu'est la scène, M. Duguay acquerra une expérience qui lui permettra d'éviter bien des déboires et de s'assurer des succès qui orneront sa carrière.

A Québec, "La Veillée de Noël" a eu l'avantage d'avoir pour ses débuts le concours d'un metteur en scène consommé dans la personne de M. Montcourtois Devalière qui a su, avec des éléments disparates et des décors de fortune, créer une atmosphère où ne manquaient ni la couleur ni l'harmonie.

M. Duguay a maintenant fait son classique salut au public : il peut retourner travailler à nous préparer la prochaine œuvre que nous attendons de lui avec confiance et sur laquelle nous pourrions mieux juger de son talent d'auteur dramatique.

Aimé PLAMONDON.



VICTORIA, C.-A.

L'Hôtel du Gouvernement de la Colombie-Anglaise est l'un des plus beaux de l'Ouest Canadien. L'île de Vancouver est un petit paradis terrestre et sa population est remarquable par sa distinction.

*Courtoisie du C. P. R.*

# CHEZ NOS MEMBRES

ET CHEZ LES AMIS DU "TERROIR"

*"La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres."*

*Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale (1907), de la Société des Arts, Sciences et Lettres.*

*Fondée en octobre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelque vingt-cinq membres, son existence civile.*

*En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.*

\* \* \*

M. Oscar Morin, sous-ministre des Affaires Municipales, a collaboré à une édition spéciale du "Christian Science Monitor", sur le Canada; le numéro, qui porte la date du 18 avril 1926, est une vaste compilation illustrée de renseignements abondants et précis, et M. Morin, sous le titre, "Survival of French in America seen in province of Quebec", en sous titre "Population now 60,000 in 1759; today it is more than 3,000,000 and represents a loyal, cultured group" parle, en anglais et en français, du "Miracle" canadien-français. Nous extrayons ce qui suit :

*"En 1759, 60,000 Canadiens français étaient groupés autour de Québec, Trois-Rivières et Montréal, y compris les colons épars le long des rives du Saint-Laurent et de ses affluents. Les 60,000 sont devenus une population de plus de 3,000,000 dans tout le Canada, et en outre 1,750,000 sont devenus citoyens des Etats-Unis. La population française, répandue sur ce continent, est donc aujourd'hui plus de cinquante fois plus grande..."*

*Après la chute de Québec, les colons français décidèrent qu'il fallait vivre, continuer et se multiplier. Ils avaient des idéals à soutenir, des traditions, une culture, une langue et une foi qu'ils chérissaient et dont ils se constituaient les gardiens. Ils acceptèrent fidèlement le nouveau régime et se mirent à cultiver leurs fermes; ils prospérèrent et se multiplièrent..."*

*La Province de Québec est une des premières et des mieux gouvernées des provinces du Dominion. Son crédit n'est inférieur à celui d'aucune des autres provinces, car ses obligations se vendent à un chiffre plus élevé que celles des autres provinces, et même elles sont au niveau de celles du Dominion lui-même."*

Nos félicitations à M. Morin à qui nous offrons, pour compléter ses pensées que, paraît-il, le "Christian Science

Monitor" aurait quelque peu mutilées, l'hospitalité du Terroir.

\* \* \*

Extrait des minutes d'une séance des directeurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, tenue à Québec, le samedi 24 avril 1926 :

"Proposé par M. Damase Potvin, secrétaire-archiviste; secondé par M. Georges Morisset, directeur, et résolu à l'unanimité :

Que la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec félicite chaleureusement l'honorable Premier Ministre de la province de Québec de l'attitude énergique qu'il a prise contre l'insolence des producteurs de films américains envers notre province ;

Qu'elle est heureuse de lui offrir son entier appui en faveur du mouvement qui tend à promouvoir l'industrie des films canadiens."

\* \* \*

Notre vice-président sénior, Monsieur Raoul Dionne, qui se distingue si remarquablement depuis quelques années dans l'art musical, surtout comme directeur de cette excellente chorale paroissiale qu'est celle de St-Dominique, à Québec, a fait récemment une causerie à l'occasion d'un dîner hebdomadaire du Club Rotary. Il a parlé du développement de la musique dans les villes canadiennes.

*"C'est Toronto, a-t-il dit, qui possède la plus merveilleuse organisation chorale du monde." Le chœur Mendelssohn, qui fait la joie des amateurs de musique de la Ville-Reine, a contribué grandement à faire connaître Toronto à l'étranger. "A Québec", poursuivit le conférencier, "la Société Symphonique occupe une place très large dans le monde musical. Inclignons-nous devant son dévoué fondateur, M. Joseph Vézina, à qui l'on élèvera bientôt, je l'espère, le monument qu'il mérite."*

Monsieur Dionne exprime l'opinion qu'on n'encourage pas, comme on devrait le faire, les talents nombreux que nous avons.

*"Le gouvernement provincial a alloué, il est vrai, certains montants à votre Académie de Musique, mais c'est insuffisant, car les prix d'Europe ne profitent qu'à quelques individus. Il faudrait instruire le peuple, enseigner aux jeunes les beaux chants du terroir. Quel magnifique résultat ne pourrions-nous tirer d'un enseignement semblable ! Je ne crois pas qu'il existe une seule ville américaine qui n'ait pas ses chœurs d'enfants. Ce serait à mon sens le moyen le plus sûr, le plus pratique et le plus apprécié de développer l'amour de la musique qui est le plus grand des arts."*

## QUE LA LUMIÈRE SOIT !

toute installation électrique, petite ou grande, nous pouvons vous donner satisfaction.

Demandez - nous de soumissionner. C'est dans votre intérêt. . .

## GOULET & BELANGER Ltée

Experts électriciens  
Licenciés

190, RICHARDSON  
QUEBEC

Tél. 2-4623



Maison fondée en 1894

## C. Emile Morissette

LIMITEE

ENTREPRENEURS - GENE-  
RAUX. FONDEURS ET  
IMPORTATEURS  
DE CLOCHES.

236 rue Latourelle  
QUEBEC.

Fabricants d'ameuble-  
ments d'Eglise et  
menuiserie  
de tout genre.

Plans et devis sur de-  
mande, pour tout  
genre d'ouvrage.

Téléphones:  
5023-6971 2-3452-M

Il y a quelques semaines, a eu lieu, à Québec, la remise des diplômes aux élèves qui ont suivi durant l'hiver les cours de la Commission des Guides Historiques de Québec. M. G.-E. Marquis, directeur des cours, a présidé à la distribution ainsi que le président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Alphonse Désilets.

On sait que l'institution des Guides historiques est une des œuvres de la Société des Arts, Sciences et Lettres qui a assumé les lourdes obligations financières du début et sans aucune subvention spéciale de quiconque. Néanmoins, comme tout ce qu'a entrepris la Société, c'est une de ses heureuses initiatives qui se développent pour le moins normalement.

Sur quarante-deux élèves qui ont suivi régulièrement les leçons d'histoire du Canada et d'économie politique, trente-cinq ont obtenu leurs diplômes, dont seize avec distinction. Les candidats devaient répondre à vingt questions sur des sujets variés se rapportant directement à Québec, à la politique ou à l'économie du pays, aux industries de la Province. C'est ainsi que l'on a demandé : " Combien y a-t-il d'usines à pulpe et à papier dans la Province? En quelle année fut érigé l'hôtel-de-ville de Québec, sous quel maire et qui en fut l'architecte? Où se trouve, sur l'île d'Orléans, le "Chemin des Prêtres" et donnez l'origine de cette appellation? etc.

Les nouveaux diplômés ont été cordialement invités à faire partie de l'Association des Guides Historiques, qui a déjà de beaux états de service à son crédit et qui acquiert chaque jour plus d'importance.

M. P.-E. Girard, président de l'Association des Guides Historiques de Québec, et M. John Hill, donnèrent aussi des conseils très utiles à leurs nouveaux collaborateurs.

Voici la liste des élèves qui ont obtenu avec distinction leurs diplômes de Guide Historique : MM. Philippe-A. Noël, Raoul Prémont, Henri Jolicœur, Paul Lesage, Ernest Mackay, J.-L. Mackay, V. Dumas, W.-A. Mackay, Marcel Clément, P.-E. Labrecque, André Lesage, Charles-Émile Bilodeau, J.-B. Roy, Elisée Gaudet, Stanislas Germain et Gaston Marquis ; avec satisfaction : MM. J.-R. Arcand, Lucien Darveau, Paul Drolet, Lorenzo Hallé, Roméo Lapointe, Miville Lesage, Emile Arteau, Alphonse Lapierre, Henri Plamondon, J.-A. Egan, Benoît Pelletier, William Martin, Lucien Fortin, Laval Gagnon, Anthyme Gilbert, John O'Connor, Gérard Venne, Neil Valois et Pierre-Eugène Gilbert.

\* \* \*

Toutes nos chaleureuses félicitations sont acquises à M. Louis-P. Demers, avocat, l'un des membres de notre Société, qui a été élu, le premier mai, bâtonnier du barreau de Québec. Nous souscrivons très volontiers à ce qu'un quo-fidieci de Québec disait à cette occasion :

*" Le Barreau de Québec vient de placer à sa tête l'un de ceux qui incarnent les meilleures et les plus solides qualités de la profession juridique.*

*Il a fait, à son habitude, un choix heureux en introduisant dans la lignée illustre de ses bâtonniers Me Louis-Georges Demers, C.R.*

*En lui comme en son devancier, Me L.-A. Cannon, C.R., le Barreau de Québec vient consacrer de son hommage unanime le labeur probe et la dignité.*

*Me Louis-Georges Demers apporte au bâtonnat les mérites admirés d'une carrière remplie de beaux succès au sein de l'ordre et aussi d'utiles services à ses concitoyens.*

*En même temps qu'elle donne un nouveau relief à une figure estimée, cette élection fait*

## CLINIQUE PRIVEE

— DU —

## Dr GEORGES St-AMAND

DES HOPITAUX DE  
PARIS, LYON, BERCK

## VOIES GENITO URINAIRES

Médecine générale  
Traitements électriques  
Épilation, etc., etc.  
Maladies vénériennes  
Maladies de la peau  
etc., etc.

MEDECIN DE L'HOPITAL  
STE-MARIE

Bureau: 120, ST JOSEPH

TEL. 2-8223

QUEBEC.

## LA BOULANGERIE

## Hethrington

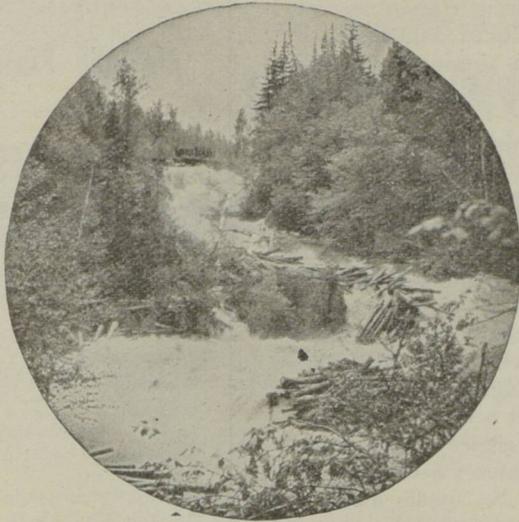
Toutes les variétés de produits de boulangerie, tels que Pains, Biscuits, etc., Pâtisseries de haute qualité, livrés chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits  
"SODAS"

364 rue ST-JEAN  
QUEBEC

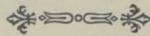
Tél. 2-6636

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture.  
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*  
(BOILEAU)

## ECOLE DES Beaux-Arts



**Jeunes gens, voulez-vous étudier**

**L**e dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter  
et briller dans la société, L'avenir  
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

**Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts**

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

*admirer à tous la vertu de discernement de l'Ordre local des avocats."*

\* \* \*

Au cours d'une causerie donnée récemment, M. le Chevalier Eugène Corriveau a donné sur la question du film américain qu'a mise à l'ordre du jour une vigoureuse mise en demeure de l'honorable premier ministre de cette province, Monsieur Taschereau, une expression d'opinion qui mérite d'être signalée. Il estime que la disparition du film américain serait véritablement un bienfait au double point de vue moral et financier.

*"Jusqu'ici, dit-il, aucune compagnie canadienne de cinéma ne pouvait espérer se former, avec la perspective de se maintenir dans la voie du progrès, faute de débouché. Le retrait des fastidieux producteurs américains ouvrira d'abord le marché de la province de Québec à la production de chez nous, puis à celle des grands films français, italiens, espagnols et anglais, surtout si les propriétaires de théâtres et nos capitalistes s'imprègnent bien de la situation et des avantages à en retirer..."*

Sous le rapport de l'Art, nous avons tout à gagner en abandonnant le genre fumiste qui nous vient des Etats-Unis pour adopter celui plus exact, plus moral, plus instructif et plus vrai que nous donne la reproduction sur l'écran d'un chef-d'œuvre littéraire et d'une page d'histoire vécue. M. Corriveau a fait allusion à un projet qu'il caresse : la formation d'un consortium de financiers canadiens en vue d'entreprendre la production de vues animées. Que de belles choses nos concitoyens pourront alors voir à l'écran, grâce à la disparition de la production truquée du film américain si notre organisation naissante réussit."

Maxime LeDOYEN

Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision avant la perception et la connaissance.

\* \* \*

En avouant ses erreurs on met la raison au présent et le tort au passé.

La Cie

# F.-X. Drolet

INGÉNIEURS MÉCANICIENS

-:- -:- FONDEURS -:- -:-



Spécialités : Ascenseurs de tous genres, Rectification de cylindres, réparations générales de machineries.



**MEILLEURS PRIX ACCORDÉS SUR:**

Ciment, Dynamite, Clous, Vitres, Vernis, Blanc de Plomb,  
Huiles, Peintures, Serrureries, Tôles galvanisées et  
noires, Tôles ondulées, Couvertures en caoutchouc  
Fournitures de moulin,  
Articles de Sport, Chasse et Pêche.

**SAMSON & FILION, LIMITÉE**

343-345, rue St-Paul, - QUEBEC.  
(Vis-à-vis la gare du Palais)

GERMAIN

**LEPINE**

LIMITÉE

(Mai on fondée en 1845)

EMBAUMEUR ET  
DIRECTEUR DE  
FUNÉRAILLES



Chambre mortuaire à la  
disposition des familles.



AMBULANCE MODERNE  
Service d'automobile  
privée.



Service de jour et de nuit:  
TELEPHONE 2-2119-j



283 SAINT-VALLIER  
QUEBEC.

**Dr G. Antoine Grondin**

135, RUE STE-ANNE SPECIALISTE TEL. 2-6689

Spécialité Electrothérapie. Rayons ultra-violet, haute fréquence, etc  
Maladies de l'appareil digestif : ulcères, dyspepsies, jaunisse, etc.  
Maladies de l'intestin : constipation chronique, hémorroïdes, etc.  
Maladies de la nutrition : débilité, rhumatismes, etc.  
Maladies de la circulation sanguine : anémies, tension artérielle.  
Maladies du système nerveux : paralysie, neurasthénie, insomnie,  
névralgies.  
Maladies de la peau : eczéma, dartres, tuberculose, taches de vin, acné  
Maladies des voies urinaires (non vénériennes) incontinence d'urine.  
Maladies des femmes.  
Maladies des poumons : tuberculose, bronchite chronique, asthme.  
Maladies glandulaires : Goitre, glandes tuberculeuses.  
Heures de Bureau : 9 à midi, 2 à 5 p. m. et sur rendez-vous.



**LE LAIT PUR**

de saveur douce et agréable,  
est le bien des enfants,  
pouvu qu'il soit

**CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous  
ceux qui vous sont chers en de-  
mandant toujours la marque

**FRONTENAC**

LAIT, CREME, BEURRE,  
CREME GLACEE

**La Laiterie Frontenac**  
Limitée

Fournisseurs de la Goutte de  
Lait et du Château Frontenac.

142, de l'Eglise, QUEBEC.  
Tél. 2-5232



**PLACEMENTS**

de sécurité absolue

*Bray, Caron & Dubé Limités*

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-8160 QUEBEC.

**Secretarial School**

**CONVERSATION ANGLAISE**  
UNE SPECIALITÉ

L'ECOLE ANGLAISE, PARCE QU'ELLE EST DIRIGEE PAR UN PROFESSEUR DE LANGUE  
ANGLAISE

Professeur H. J. McKENNY, directeur.

473, ST-JEAN

Téléphone 2-8183

QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

# CRÉDIT-CANADA

## LIMITÉE

Nous offrons et recommandons comme placement sûr et rémunérateur les

### OBLIGATIONS-OR 6 1/2% 1ère HYPOTHEQUE

de la Corporation d'utilité publique **SOUTH SHORE LIGHT, HEAT & POWER CORPORATION.**

(Corporation d'éclairage, de chauffage et d'énergie de la Rive Sud, organisée sous l'empire de la loi des Compagnies de Québec, 1926).

\$200,000.00. Partie d'une émission autorisée de \$500,000.00. Datées: 1er janvier 1926. Coupons: \$100.00, \$500.00, \$1,000.00. Échéance: 1er janvier 1936.

**Principal et intérêts payables** à la Banque Canadienne Nationale, à la Banque Provinciale du Canada, à Montréal, et à toutes leurs succursales. Intérêts payables les premiers janvier et juillet de chaque année. **Ces obligations sont rachetables à 102**, et les intérêts courus, à toute échéance de coupons au gré de la Compagnie

**FIDEICOMMISSAIRE:** Quebec Savings & Trust Company, Montréal. **LA COMPAGNIE CREDIT-CANADA LIMITEE** garantit, sans restriction, les présentes obligations et leurs intérêts. **Prix:** Le prix et les intérêts courus. Téléphonez ou télégraphiez vos commandes à nos frais.

### CRÉDIT-CANADA, LIMITEE

BUREAU CHEF: 120, rue St-Jacques  
(Transportation Bldg.) MONTRÉAL.

SUCCURSALE: 88, rue St-Pierre  
Tél.: 2-1914, QUÉBEC.



# À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE  
FER  
NATIONAL  
DU  
CANADA

## LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. (Heure solaire) en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-clonés et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUÉBEC, QUE.

## CANADIEN NATIONAL